

Ouvrage publié avec le concours du conseil général de l'Ariège

ISBN 2-912691-07-9

© Septembre 1999, **la maison des roches, éditeur**, 7, rue de Lappe, 75011 Paris
pour le texte, les illustrations et la composition du volume.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Jean Clottes

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

La vie et l'art des Magdaléniens en Ariège

Ouvrage publié avec le concours
du Centre National du Livre

la maison des roches

ÉDITEUR

DL-19 08 1999 34719

Jean Clottes

La vie et l'art des Magdaléniens en Ariège



Ouvrage publié avec le concours du Conseil général de l'Ariège

ISBN 2-81281-070-0

Ouvrage publié avec le concours
du Conseil général de l'Ariège, 75011 Paris
pour le Centre de la Préhistoire et de l'Art
Magdalénien de la Vallée de l'Ariège

Le Centre de la Préhistoire et de l'Art Magdalénien de la Vallée de l'Ariège a pour mission de promouvoir
la connaissance et la valorisation du patrimoine préhistorique et artistique de la Vallée de l'Ariège
et de la région de la Vallée de l'Ariège. Ce Centre est financé par le Conseil général de l'Ariège
et par le Centre de la Préhistoire et de l'Art Magdalénien de la Vallée de l'Ariège.

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

À la mémoire de Xavier Leclercq, Philippe Morel et François Rouzaud, trois amis trop tôt disparus, avec lesquels j'ai travaillé dans les grottes paléolithiques qu'ils aimaient tant.

Dans la recherche en Préhistoire, on constate une forte influence régionaliste. Sans doute par commodité, la plupart des chercheurs font des fouilles dans le « pays » où ils habitent, voire où ils sont nés. Les circonstances ont fait qu'à mes débuts j'ai pris provisoirement une autre voie, puisque, comme je l'ai retracé dans mon précédent ouvrage, *Voyage en Préhistoire*, j'ai commencé par travailler sur les dolmens, le Néolithique et l'âge du Bronze du Lot, où ma femme avait des attaches et où nous passions nos vacances. Toutefois, quand je commençai à travailler à Foix, dans l'Ariège, j'entrepris des recherches dans une grande grotte qui me parut prometteuse pour la Préhistoire récente locale, celle des Églises à Ussat, dans la haute vallée de l'Ariège, car on y trouvait fréquemment des fragments de meules et des tessons de poteries en surface.

Assez rapidement, je parvins à un niveau d'habitation magdalénien, beaucoup plus intéressant que les couches superficielles plus récentes. Ce fut, « sur le tas », mon introduction à cette civilisation, qui depuis n'a jamais cessé de me passionner. Peu à peu mes intérêts évoluèrent et je consacrai de plus en plus de mon temps à l'Ariège pyrénéenne et au Magdalénien sous tous ses aspects : habitats, art mobilier et art pariétal. Le pli régional était pris, et je ne l'ai jamais regretté.

Lorsque je fus nommé directeur des Antiquités préhistoriques de Midi-Pyrénées – j'ai dit à quel point cela changea ma vie –, j'eus à connaître de la Préhistoire en général. Cela me donna l'occasion de fouiller des sites de toutes époques, surtout dans le Lot, depuis le Paléolithique ancien et moyen de Coudoulous (Tour-de-Faure) jusqu'au Bronze final de Capdenac-le-Haut, et même des niveaux de la Tène finale dans la grotte

du Noyer (Esclauzels) et des sépultures médiévales dans le tumulus de Trégantou (Vers). Si chaque culture présente ses propres problèmes et si chacune a ses spécialistes passionnés, ce que je comprends parfaitement, toutes ne m'ont pas pareillement intéressé. Je n'ai pas beaucoup « mordu » au plus ancien Paléolithique, où la paléontologie et la géologie prenaient trop souvent le pas, à mon goût, sur l'humain. L'Azilien et les cultures du Mésolithique, charnières pourtant vitales entre le monde des chasseurs-collecteurs et le monde moderne des premiers agriculteurs et éleveurs, m'ont laissé froid, avec leurs outillages répétitifs et leur manque d'art. Ce sont là des lacunes personnelles que ma raison déplore et non des critiques à l'égard de ces cultures. En revanche, j'ai beaucoup aimé le Chasséen néolithique et toutes les civilisations du Paléolithique supérieur, si variées, et parmi elles mes préférés, les Magdaléniens.

Les Magdaléniens ont profité de nombreuses inventions effectuées par leurs prédécesseurs. Les Solutréens avaient inventé l'aiguille à chas il y a plus de vingt mille ans, et peut-être le propulseur. Aurignaciens, Gravettiens et Solutréens possédaient la sagaie à pointe amovible en bois de renne, de riches parures, un outillage en silex très varié. Ils pratiquaient l'art sur objets et en grottes, où leurs comportements n'ont rien à envier à ceux des Magdaléniens qui leur ont succédé. Ces derniers sont bien leurs héritiers directs, dans le droit fil de ces autres cultures du Paléolithique supérieur. Néanmoins, la fouille de leurs habitats réserve toujours des surprises. Peut-être est-ce la profusion et la diversité de leur outillage osseux et de leurs parures ? À Enlène, nous avons mis au jour des centaines de dents percées, des perles en lignite et en ambre, des pendeloques souvent ornées, dont des dents de squalo fossiles. Sans doute est-ce aussi l'abondance de leur art mobilier ?

On a beau, en bon archéologue moderne, être surtout attentif aux faits de civilisation, aux structures présentes sur les habitats, s'efforcer de remonter les « chaînes opératoires » dans la taille des silex et retrouver les provenances de leurs matériaux, ne pas oublier de faire intervenir un tracéologue pour déterminer leur usage, sans compter les palynologues, sédimentologues, micromorphologues et autres spécialistes pour étudier les avatars de l'habitat et reconstituer les climats et les gestes, toutefois la trouvaille d'une superbe plaquette gravée ou d'une extrémité de propulseur décorée est toujours un événement et fait extrêmement plaisir, même à ceux qui hypocritement s'en défendent !... De ce point de vue-là comme de bien d'autres, nous avons été gâtés à Enlène (voir deuxième partie, chapitre 2).

Il est vrai que, d'une certaine façon, je l'avais un peu mérité, après avoir passé de nombreuses années à fouiller une halte de chasse tempo-

raire aux Églises d'Ussat. Là, ni art ni parure, seuls les outils et les armes essentiels à des expéditions hivernales pour profiter d'un biotope favorable... et de très rudes conditions de travail ! À Enlène, au contraire, nous avons étudié un camp de base de longue durée, en liaison directe avec les Trois-Frères et sans doute la grotte voisine du Tuc-d'Audoubert, et, plus loin, avec le Mas-d'Azil. Tout cela me permit de cerner des aspects très divers de la vie des Magdaléniens.

Quant à l'art pariétal, à mes débuts dans l'Ariège, je ne m'y intéressais que de loin. Assez naïvement, j'étais persuadé que c'était un champs des plus exploités et très encombré. Il y avait eu Émile Cartailhac et l'abbé Breuil, le comte Bégouën, plus récemment Louis-René Nougier et Romain Robert, les inventeurs de Rouffignac, et puis, au tout début des années soixante, André Leroi-Gourhan, dont les théories originales suscitaient alors beaucoup de critiques, avant de connaître le succès que l'on sait. Qu'aurait-on pu dire d'autre ? En outre, j'étais un piètre dessinateur et cela me paraissait rédhibitoire.

Puis il y eut la découverte du réseau Clastres fin 1970 et celle de Fontanet au début de 1972, mon amitié avec Robert Simonnet lors de nos premiers pas dans ces deux grottes, et aussi mon amitié avec Robert Bégouën, qui m'introduisit dans ce monde immense que sont les cavernes du Volp. Petit à petit, je découvris l'ampleur des problèmes à résoudre et des tâches à accomplir, et je m'y investis. Je profitais par ailleurs de mes fonctions de directeur des Antiquités préhistoriques pour attirer divers chercheurs sur telle ou telle grotte ornée et/ou pour faciliter leurs travaux : Claude Barrière à Massat, Georges Sauvet à Bédeilhac, Michel Dauvois au Portel, le D^r Pales, Michel Garcia et D. Vialou à Fontanet, par exemple.

Finalement, de découvertes en fouilles et en analyses de toutes sortes, les travaux que j'ai menés sur la vie et l'art des Magdaléniens, le plus souvent en collaboration, comme en témoignent nos publications, ont donné lieu à tant de notes et d'articles qu'il ne fut pas possible de les inclure dans le *Voyage en Préhistoire* et qu'ils constituent un gros volume. Puisse-t-il faire partager au lecteur un peu de la fascination que les Magdaléniens de l'Ariège et des Pyrénées n'ont cessé de m'inspirer depuis plus de trente ans.

PREMIÈRE PARTIE

LE MAGDALÉNIEN DANS LES PYRÉNÉES FRANÇAISES

PREMIÈRE PARTIE

LE MAGDALÉNIEN DANS LES PYRÉNÉES FRANÇAISES

Le Magdalénien des Pyrénées fut révélé au siècle dernier par des précurseurs, au premier rang desquels Édouard Piette, qui fouilla tant de grottes célèbres : Gourdan, Lortet, Arudy, Le Mas-d'Azil. La découverte de l'art mobilier pyrénéen précéda largement celle des cavernes ornées, mais l'art pariétal, avec Marsoulas, Niaux, Les Trois-Frères, Le Tuc-d'Audoubert, le Portel, Montespan, Labastide et tant d'autres ne le céda en rien à l'art des objets.

Après avoir brossé un panorama des cultures du Paléolithique supérieur dans ce milieu si particulier que sont les Pyrénées, je me suis efforcé de synthétiser nos connaissances sur le Magdalénien. Ce travail, publié il y a dix ans, est dépassé pour ce qui concerne les études climatiques. Je n'ai donc pas repris les paragraphes qui leur étaient consacrés. Depuis, des recherches et des découvertes importantes ont été effectuées. Robert Simonnet a repris l'étude de l'art de Labastide et Georges Sauvet celui de Bèdeilhac ; un art mobilier remarquable a été trouvé à Arancou, dans les Pyrénées-Atlantiques, et il a été étudié par Claude Chauchat et Alain Roussot. Michel Barbaza fouille l'énorme gisement de Troubat, dans les Hautes-Pyrénées, avec une stratigraphie où l'Azilien succède sur place au Magdalénien final et celui-ci au Magdalénien moyen. Une salle ornée de gravures a aussi été découverte à Troubat. Des gravures pariétales l'ont été à Gourdan sur l'un des plus grands habitats magdaléniens en abri que l'on connaisse (recherches de Jacques Virmont, Geneviève Pinçon, Carole Fritz et Gilles Tosello). Georges Sauvet a réuni depuis quelques années bon nombre de spécialistes, qui travaillent en commun sur le Magdalénien des Pyrénées. Dans un gros livre collectif (Pyrénées préhistoriques. Arts et sociétés), paru en 1996, de nombreux articles ont été consacrés aux derniers travaux sur le Magdalénien. Néanmoins, les grandes lignes de cette brillante civilisation paraissent à peu près fixées, même s'il est certain que les recherches en cours apporteront dans l'avenir de nombreuses précisions, des renseignements précieux et d'inévitables surprises – comme toujours avec les Magdaléniens...

Les articles qui suivent donnent quelques exemples des avancées et des nouvelles voies de la recherche que permettent à présent les progrès des techniques modernes d'analyse. Il est devenu possible d'obtenir des dates radio-carbone avec un demi-milligramme de carbone pur, de sorte que les dessins

au charbon sont devenus datables (Niaux, le Portel). Les analyses de pigments révèlent les techniques élaborées des Magdaléniens pyrénéens. Mais les études des documents eux-mêmes restent toujours fructueuses.

À propos de Montespan, la découverte d'une abondante correspondance dans les archives de la famille Bégouën nous a permis de retracer avec précision les événements qui ont immédiatement suivi l'exploration de cette caverne par Norbert Casteret et de mieux comprendre certains faits concernant les œuvres, leur interprétation et leur conservation.

La révision de 252 représentations magdaléniennes de bisons par un éthologiste spécialiste de ces animaux a changé profondément certaines de nos conceptions sur l'art pariétal. Ces images ne sont pas celles d'animaux stéréotypés, mais chacune est individualisée par l'âge, le sexe, la posture. Le naturalisme dépasse largement les conventions, et cela n'est pas sans importance lorsque l'on essaye de comprendre le pourquoi des dessins au fond des cavernes profondes.

Enfin, les œuvres mobilières, même mises au jour anciennement, comme celles du Mas-d'Azil, livrent une multitude d'informations à l'observateur attentif et parfois d'heureuses surprises. Ce fut le cas, par exemple, lorsque j'ai réussi à réunir deux fragments d'un bâton en os percé et décoré, découverts par des chercheurs différents il y a plus d'un siècle et conservés l'un au Mas-d'Azil et l'autre à Saint-Germain-en-Laye. Nous verrons, dans la deuxième partie, que l'art mobilier d'Enlène et du Tuc-d'Audoubert ne le cède en rien à celui de la grotte du Mas-d'Azil, leur voisine de la vallée de l'Arise.

CHAPITRE 1

LA CIVILISATION MAGDALÉNIENNE

Les civilisations du Paléolithique supérieur dans les Pyrénées françaises

PAR JEAN CLOTTES

in *Actas congreso internacional historia de los Pirineos*,
Cervera, novembre 1988, 1992, p. 3-36.

Résumé

Le Périgordien inférieur, bien représenté, est à présent connu depuis l'Aude jusqu'à l'Atlantique. L'Aurignacien I dure longtemps et les stades supérieurs de l'Aurignacien n'ont toujours pas été mis en évidence dans les Pyrénées centrales. Le Périgordien supérieur comprend presque exclusivement des couches à nombreux burins de Noailles. Le Solutréen inférieur reste inconnu dans les Pyrénées, alors que le Badegoulien a été mis tout récemment en évidence sur un site

ariégeois. À partir du Magdalénien moyen et surtout du Magdalénien final, l'homme, pour la première fois depuis le début du Paléolithique supérieur, occupe les hautes vallées pyrénéennes. La plus grande densité des habitats, pendant la majeure partie du Paléolithique supérieur, se situe dans les Pyrénées centrales. Les grottes ornées, dont certaines découvertes au cours des deux dernières décennies, ont fait l'objet de recherches nouvelles et importantes.

En 1953, L. Méroc consacra un important article de synthèse non seulement au Paléolithique supérieur, mais à la Préhistoire pyrénéenne dans son ensemble, et l'intitula « La conquête des Pyrénées par l'homme ». Ce fut longtemps le seul article de synthèse, avant la parution de *La Préhistoire*

française en 1976, où je fis une révision du Paléolithique supérieur dans les Pyrénées françaises, essentiellement consacrée aux Pyrénées centrales et ariégeoises. Le présent article est la reprise, avec quelques ajouts et modifications indispensables empruntés, pour le Magdalénien, à un article sous presse (Clottes, 1989), de l'étude de 1976. Depuis cette date, des publications essentielles ont vu le jour, soit consacrées à un site particulier (les Tambourets, les Églises, Duruthy, etc.), soit portant sur un aspect majeur du Paléolithique supérieur pyrénéen, comme la thèse de P. Bahn sur la paléo-économie des Pyrénées, celle de D. Vialou sur les grottes ornées ariégeoises ou le monumental *Art des cavernes*, qui a fait le point sur tout l'art pariétal.

LE PÉRIGORDIEN INFÉRIEUR (CHÂTELPERRONIEN)

En 1963, L. Méroc faisait état de six gisements châtelperroniens, tous groupés au centre de la chaîne.

Dans la grotte de Gargas, le Périgordien inférieur a été trouvé directement au contact d'un niveau moustérien, dans une couche argileuse (Breuil et Cheynier, 1953). Bien que le matériel lithique ne soit guère abondant, il compte, associés à six lames à dos parfois proches de celles de l'abri Audi, un bon nombre de racloirs et d'outils en quartzite, au point que H. Breuil estimait que ce niveau châtelperronien était « plus moustéroïde » que celui du gisement éponyme (Bouchud, 1958, p. 384). L'outillage osseux est absent, alors qu'il deviendra abondant dans les niveaux supérieurs aurignaciens. La faune est la même que celle de la couche moustérienne et comprend surtout de l'ours et du cerf, auxquels s'ajoute un peu de renne. Selon J. Bouchud, la couche moustérienne, très froide et humide au début, se réchauffe progressivement et serait à la fin d'une phase froide du Würm II et dans l'interstade Würm II-III, tandis que le niveau châtelperronien serait à la fin de l'interstade et au début du stade würmien suivant.

Le vaste gisement de plein air des Tambourets (Couladère, Haute-Garonne) est constitué par une seule couche en place, sous un limon jaune clair d'épaisseur variable, qui repose sur un paléosol fait d'une croûte ferrugineuse. L. Méroc attribuait son industrie à une phase plus tardive que Gargas, en insistant sur son affranchissement des formes moustériennes. En raison de l'absence d'éclats de gel sur les pièces et du caractère permanent de cet habitat de surface, il le plaçait pendant l'interstade Würm II-III (Méroc, 1963). H.-M. Bricker a repris l'étude de ce gisement : l'importance des nucleus prismatiques à lames et la faible représentation, confirmée, des outils moustériens apparaissent comme les deux princi-

pales caractéristiques de l'industrie. Une petite structure d'habitat, de forme trapézoïdale et de superficie intérieure d'environ 4,5 m², a été décelée. Il s'agissait probablement d'une sorte de tente à laquelle on accédait par une entrée au milieu d'un des longs côtés. Cette structure ne renfermait pas de foyers. Il existait deux aires d'activités différentes, à en juger d'après la répartition du matériel, l'une consacrée à la fabrication des outils, l'autre représentant vraisemblablement une plus grande diversité des activités culturelles (Bricker et Laville, 1977). Les résultats de l'analyse pollinique (M.-M. Paquereau), comme ceux des analyses sédimentologique (H. Laville) et archéologique (H.-M. Bricker) permettent maintenant d'attribuer l'occupation châtelperronienne des Tambourets à une date plus tardive qu'on ne le pensait, c'est-à-dire à un équivalent de la phase Périgord II (chronologie de Laville) du Würm III (*art. cit.*).

La station de Rachat, située dans la même région, serait tout à fait semblable à celle des Tambourets.

Une lame de Châtelperron isolée a été découverte à Bouzin (Haute-Garonne) et quatre autres dans une mince couche sableuse sous-jacente à de l'Aurignacien et superposée à une couche micoquienne dans la grotte du Coupe-Gorge à Montmaurin (Méroc, 1963, p. 67).

Enfin, une station de surface, attribuée à l'Aurignacien *sensu lato* par H. Breuil et au faciès de l'abri Audi par J.-T. Russell, située à Roquecourbère (Betchat, Ariège), a fait l'objet de sondages (négatifs) par C. Barrière en 1971, qui a émis l'hypothèse que les mobiliers anciennement récoltés et signalés proviendraient de l'une des cavités situées immédiatement au-dessus du champ où les outils avaient été trouvés.

Depuis 1963, six nouveaux gisements châtelperroniens ont été signalés, qui étendent la répartition de cette civilisation vers l'est et surtout vers l'ouest (fouilles Chauchat à Saint-Pierre-d'Irube ; fouilles Laplace à Gatzarria ; Isturits, base de la couche SIII [salle Saint-Martin], tardivement reconnue comme châtelperronienne après la découverte de 3 pointes de Châtelperron typiques et sur la base de l'analyse pollinique [Leroi-Gourhan, 1959]).

Dans les Pyrénées centrales, la grotte de Gahuzère I, à Montmaurin (Haute-Garonne), a révélé la présence d'un habitat de très courte durée, peut-être châtelperronien, à la surface d'une couche argileuse. Le gisement a été rapidement balayé par le passage de l'eau et le mobilier était remanié à l'intérieur de la couche (Barrière, 1968) : il comprenait 2 burins dièdres sur larges lames, 3 grattoirs dont 1 caréné, 1 racloir sur éclat, 1 pointe de Châtelperron.

Peut-être faudrait-il citer aussi le plus ancien niveau de Tarté (Cassagne, Haute-Garonne), sous-jacent à l'Aurignacien I dans la seconde

entrée (fouilles Cazedessus), dont l'industrie, selon le comte H. Bégouën, rappelait celle de Roquecoubère et était riche en éléments moustériens (Bouyssonie, 1939, p. 184). Mais ce malheureux gisement a été si mal fouillé que toutes les réserves sont permises.

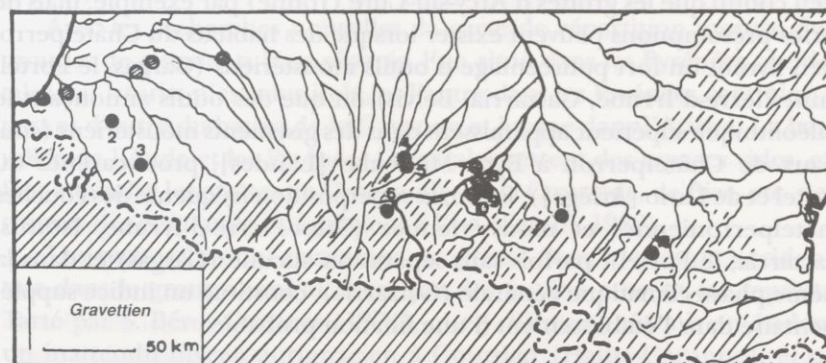
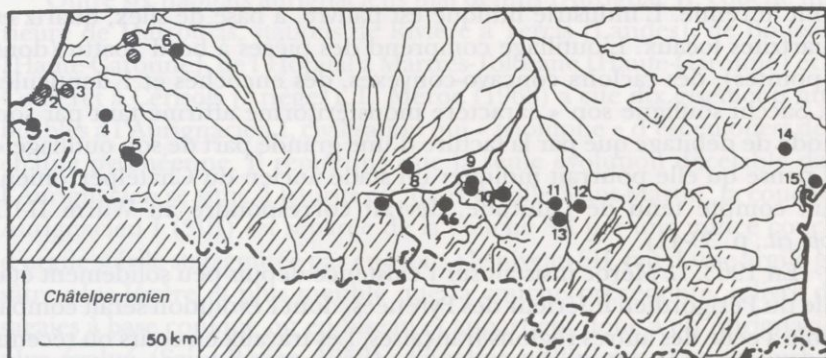
La couche B1 du Portel (Loubens, Ariège) présente un tout autre intérêt : elle repose sur un éboulis localisé, lui-même superposé à une couche moustérienne faite d'une argile jaune avec peu d'éléments cryoclastiques à propos de laquelle le fouilleur évoque la possibilité de l'interstade (Vézian, 1972). La couche châtelperronienne est également une argile jaune, mais à éléments calcaires un peu corrodés et nombreux petits graviers. Faune : hyène, ours, renne, cerf. L'industrie est peu abondante, mais comprend des pointes de Châtelperron et 1 couteau type Audi, ainsi que 1 lamelle Dufour, des racloirs et grattoirs. J. Vézian estime qu'elle est « très mal dégagée du Moustérien ».

Tout récemment (1986), D. Sacchi a fait connaître la couche 7, châtelperronienne, de la Caoua de Belvis (Aude), sur le plateau de Sault, à 960 m d'altitude. Cette couche se présente sous l'aspect de poches de limon argileux plus ou moins chargées en blocs et cailloux anguleux. La flore, très pauvre, est presque dépourvue d'arbres (pins et chênes pré-

Fig. 1. Répartition du Périgordien et de l'Aurignacien dans les Pyrénées françaises (d'après Clottes, 1976, p. 1215, fig. 1 complétée).

Les cercles pleins représentent les grottes ; les cercles hachurés figurent les sites de surface. Les hachures obliques délimitent les zones situées à plus de 400 m d'altitude.

- I. SITES GRAVETTIENS (PÉRIGORDIEN SUPÉRIEUR). 1 : Bidart. 2 : Mouligna (Biarritz). 3 : le Basté (Saint-Pierre-d'Irube). 4 : Isturits. 5 : Gatzarria (Ossas-Suhare). 6 : Brassempouy. 7 : Gargas (Aventignan). 8 : les Rideaux (Lespugue). 9 : Téoulé et Tarté (Cassagne). 10 : Enlène (Montesquieu-Avantès). 11 : le Portel (Loubens). 12 : la Tuto de Camalhot (Saint-Jean-de-Verges). 13 : la Carane (Foix). 14 : petite grotte de Bize. 15 : la Crouzade (Gruissan). 16 : bois de Touaa (Ganties).
- II. SITES AURIGNACIENS. 1-2 : stations de la région de Biarritz. 3 : le Basté (Saint-Pierre-d'Irube). 4 : Villefranque. 5 : Isturits. 6 : Gatzarria (Ossas-Suhare). 7 : grottes de Brassempouy. 8 : stations de surface des Landes. 9 : Salies-de-Béarn. 10 : Gargas (Aventignan) et Gourdan (Gourdan-Polignan). 11 : les Abeilles (Montmaurin). 12 : le Coupe-Gorge (Montmaurin). 13 : les Rideaux (Lespugue). 14 : Aurignac. 15 : Aurignac II. 16 : Boussens. 17 : l'Hôpital (Martres-Tolosane). 18 : abris de Téoulé et Tarté (Cassagne), Marsoulas (?). 19 : le Tuc-d'Audoubert (Montesquieu-Avantès), 20 : Couteret (Cerisols). 21 : le Mas-d'Azil. 22 : la Tuto de Camalhot (Saint-Jean-de-Verges). 23 : Canecaude I (Villardonnelle). 24 : Gazel (Sallèles-Cabardès), la Balmo-Pretchadouïro-Basse (Caunes-Minervois), les Cauneilles-Basses (Villeneuve-Minervois). 25 : grande grotte de Bize. 26 : la Crouzade (Gruissan).
- III. SITES CHÂTELPERRONIENS (PÉRIGORDIEN INFÉRIEUR). 1 : le Basté (Saint-Pierre-d'Irube). 2 : Isturits. 3 : Gatzarria (Ossas-Suhare). 4 : Gahuzère I (Montmaurin). 5 : le Coupe-Gorge (Montmaurin). 6 : Gargas (Aventignan). 7 : Bouzin. 8 : les Tambourets (Couladère). 9 : Rachat. 10 : Roquecoubère (Betchat). 11 : le Portel (Loubens). 12 : Belvis.



sents) et est dominée par des composées. Parmi la faune ont été identifiés : le cheval, le bouquetin, le chamois, l'aurochs, le renard, et des cervidés dont le renne. L'industrie lithique est pauvre, à base de silex, quartz et quartzites locaux. L'outillage comprend des pièces à bord abattu (dont 2 pointes), des racloirs concavo-convexes, des encoches et 1 denticulé. D. Sacchi souligne son « caractère moustériforme affirmé tant par son mode de débitage que par la facture d'une grande part de son outillage » et pense qu'elle pourrait indiquer un stade ancien du Châtelperronien, qui, compte tenu de l'altitude, devrait correspondre au Würm II-III (*op. cit.*, p. 39-41).

En 1963, L. Méroc insistait sur l'existence depuis peu solidement établie du Périgordien inférieur des Pyrénées, dont l'évolution serait comparable à celle des autres régions françaises. Les travaux en cours ou récents ont étendu sa répartition à l'ensemble de la chaîne et étalé vers le haut sa chronologie. La découverte de Belvis n'a rien pour surprendre, car le vide de la partie orientale des Pyrénées devenait anormal depuis que le Châtelperronien avait été pressenti en Catalogne espagnole (2 pointes de Châtelperron découvertes avec 1 petit ensemble d'Aurignacien typique à Reclau-Viver [Sonneville-Bordes, 1972]).

La grande question reste toujours celle du passage du Paléolithique moyen au Paléolithique supérieur (cf. Delporte, 1963 ; Harrold, 1986). L. Méroc estimait en 1963 que « la preuve formelle d'un lien de filiation entre, d'une part, l'un quelconque des faciès moustériens représentés, et, d'autre part, l'Aurignacien ou le Périgordien » n'était pas établie dans les Pyrénées, opinion partagée par R. Simonnet (1973). Une preuve formelle est évidemment très difficile à établir en l'absence d'un ensemble aussi bien connu que les grottes d'Arcy-sur-Cure (Yonne) par exemple, mais de fortes présomptions peuvent exister lorsque des habitats du Châtelperronien livrent un fort pourcentage d'outils moustériens (Gargas, le Portel, Saint-Pierre-d'Irube, Gatzarria, Belvis) ou que des outils annonçant le Paléolithique supérieur apparaissent dans des gisements moustériens (cou-teaux de Châtelperron à Eyres-Moncubie [Landes], proto-carénés du Portel et de Lario [Ariège]). Enfin, la superposition fréquente des couches châtelperroniennes et moustériennes (Saint-Pierre-d'Irube, Isturits, Gatzarria, le Portel), parfois sans séparation aucune (Gargas) et dans la même phase climatique générale (Gatzarria), constitue un indice supplémentaire dans l'établissement d'une filiation probable.

L'AURIGNACIEN

Outre six habitats aurignaciens mal définis (Aurignac II, couche inférieure de Marsoulas, stations de Rivière à Tercis [Landes], de Boussens [Haute-Garonne], de l'Hôpital à Martres-Tolosane [Haute-Garonne] et de Couteret à Cérissols [Ariège]), L. Méroc (1963) a cité dix gisements attribuables à l'Aurignacien I, civilisation qui « triomphe » d'est en ouest de la chaîne pyrénéenne. Il remarque que la seule évolution décelable dans l'Aurignacien se situe à Isturits où, dans la salle Saint-Martin, la couche à Aurignacien I (SIII) est séparée de la couche SII par une mince couche d'argile stérile stalagmitée par endroits ; le niveau SII, fait d'une argile grisâtre plus légère et plus meuble que la couche précédente, a livré des sagaies à base conique ou en biseau et appartient donc à un Aurignacien plus évolué (Saint-Périer, 1952) ; l'analyse pollinique (Leroi-Gourhan, 1959) a montré que le climat n'était pas très froid, avec augmentation des arbres et herbacées plus variées.

Enfin, L. Méroc estimait que, contrairement à ce qui se passe en Dordogne, une grande partie de cet Aurignacien I des Pyrénées devrait correspondre à une phase relativement tempérée. Il fondait son opinion sur :

- la situation de plusieurs abris aurignaciens ouverts plein nord et de stations de surface parfois établies sur des points exposés ;
- la faune des grottes de Saint-Jean-de-Verges, Aurignac, Gargas, Isturits ;
- la composition des couches aurignaciennes argileuses, peu thermoclastiques, de Saint-Jean-de-Verges, Gargas, Isturits. J. Bouchud a exprimé une opinion semblable sur l'Aurignacien typique des Pyrénées (1966, p. 174).

Avec les recherches nouvelles, la carte de répartition montre deux groupes de gisements bien séparés, l'un situé dans les Pyrénées occidentales, où Isturits n'est plus isolé, et l'autre dans les Pyrénées centrales, de part et d'autre du bassin de la Garonne et jusque dans l'Ariège. La haute vallée de l'Aude et les Pyrénées-Orientales restent des espaces vides, et il faut atteindre les grottes de Canecaude, de la Crouzade, de Bize, etc. pour trouver des gisements aurignaciens à l'est (Sacchi, 1986).

Les recherches ont davantage progressé dans le groupe occidental que dans le groupe central, bien que des fouilles eussent été reprises à Tarté par S. Béros-Gratacos (1974), que J. Virmont eût mis en évidence un inattendu niveau aurignacien à Gourdan (Haute-Garonne), et que R. Simonnet (1973) eût signalé que la sagaie de la couche II du Coupe-Gorge à Montmaurin (Haute-Garonne) n'était pas une pointe à base fendue, comme cela avait été dit, mais pourrait être une sagaie losangique

cassée : ce serait le seul indice, encore bien ténu, d'un possible Aurignacien II dans ce groupe. La publication de la Tuto de Camalhot, à Saint-Jean-de-Verges (Ariège), a cependant apporté d'utiles précisions et permis de nuancer l'opinion de L. Méroc qui s'appuyait sur ce site au sujet de la persistance de l'Aurignacien I pendant une période tempérée : les Aurignaciens I se sont installés directement sur le sol rocheux, comme c'est souvent le cas en Dordogne (et aussi à Tarté dans la première entrée). Bien que deux couches aient été distinguées (Vézian, 1966), aucune évolution caractéristique n'est perceptible dans cet Aurignacien I, où de nombreuses pointes à base fendue sont associées à des grattoirs carénés particulièrement abondants ; les burins busqués sont très rares ; l'outillage en quartzite persiste (comme à Tarté). La faune atteste la prépondérance des éléments froids, avec le renne largement dominant et le spermophile, dont c'est le site le plus méridional connu, malgré la présence du daim de la Somme et du cerf. Ce caractère froid est également marqué dans la composition de la couche où l'argile renferme de nombreux blocs d'origine thermoclastique (*art. cit.*, p. 128). Un essai de datage sur ossements a donné une date bien basse pour de l'Aurignacien I : 22 250 BC $\pm$ 100 (Gif-2 941).

Le problème de la plus ou moins longue persistance de l'Aurignacien I dans le groupe des Pyrénées centrales reste toujours posé, car il est certain que :

- les gisements où il est attesté sont assez nombreux ;
- les fouilles n'ont pas jusqu'à présent révélé d'évolution sur place de l'Aurignacien, auquel le Périgordien supérieur se superpose, comme nous le verrons, dans de nombreux cas ;
- la faune est très différente d'un site à l'autre sans que cela puisse toujours s'expliquer par des conditions locales.

Dans l'ouest des Pyrénées et les régions avoisinantes, l'Aurignacien I, outre à Isturits, a été mis en évidence à Saint-Pierre-d'Irube, à Ossas-Suhare et à Brassempouy (galerie des Hyènes), dont H. Delporte a reclassé et publié le mobilier (1968), avant d'entreprendre de nouvelles fouilles, très importantes, sur ce gisement célèbre. C'est de ces fouilles qu'il faut attendre des résultats et des progrès concernant l'Aurignacien pyrénéen au cours des prochaines années. Les recherches de H. Delporte sur l'Aurignacien de Brassempouy portent sur deux secteurs différents : la grande galerie de la grotte du Pape, où l'Aurignacien est surmonté d'un ensemble de Périgordien à burins de Noailles et d'un ensemble magdalénien, et la galerie des Hyènes, qui constitue en fait une vaste grotte d'ampleur jusqu'ici insoupçonnée, avec un remplissage de 4 à 5 m entièrement aurignacien (Rigaud, 1986, p. 244-245).

Toujours dans l'ouest, à Bénesse-lès-Dax (Landes), un site de plein air a été fouillé par J.-C. Merlet ; deux couches aurignaciennes ont été mises au jour, de haut en bas : un Aurignacien avec essentiellement des burins carénés ; un Aurignacien comprenant presque exclusivement des grattoirs sur éclats ou lames épais (carénés, à museau), mal séparé stratigraphiquement d'un Moustérien (Rigaud, 1984, p. 286-288). Il pourrait s'agir d'ateliers de taille. Dans la même région, à Tercis, C. Normand a mené des fouilles de sauvetage sur deux ensembles aurignaciens (Rigaud, 1984, p. 296, 298).

G. Laplace a signalé des ensembles proto-aurignaciens, antérieurs à l'Aurignacien I à pointes à base fendue, dans la magnifique stratigraphie de Gatzarria, à Ossas-Suhare (Pyrénées-Atlantiques), mais aussi à Isturits (entrée sud) et aux Abeilles (Montmaurin).

On serait tenté de conclure que dans la région atlantique pyrénéenne l'Aurignacien évolue, à partir de la phase I, selon un schéma quelque peu comparable à celui du Périgord, alors que dans la partie centrale de la chaîne, plus isolée, il reste pendant plusieurs millénaires au stade de l'Aurignacien I. Bien que cette hypothèse soit tentante, il est certainement trop tôt pour l'affirmer, car si plusieurs niveaux d'Aurignacien évolué sont attestés dans le groupe atlantique (recherches de C. Chauchat, de G. Laplace, etc.), aucune analyse pollinique ou sédimentologique n'a été publiée pour les sites du groupe central, qui ont été presque tous anciennement fouillés. D'ailleurs, à Brassempouy, H. Delporte remarque que, dans la galerie des Hyènes, la répartition des objets aurignaciens ne coïncide pas avec celle (Aurignacien I et II) observée en Périgord : les lames aurignaciennes et les grattoirs carénés et à museau, en particulier, se retrouvent dans toute l'épaisseur de la stratigraphie (Rigaud, 1986, p. 245). Aucun gisement aurignacien n'ayant été fouillé dans les Pyrénées centrales et ariégeoises au cours de ces dernières années, il faudra sans doute rester pendant longtemps encore dans l'expectative sur le problème de l'évolution de cette civilisation dans notre région.

LE PÉRIGORDIEN SUPÉRIEUR (GRAVETTIEN)

Sur les mêmes sites, le Périgordien supérieur succède à l'Aurignacien, parfois séparé de lui par une couche stérile plus ou moins épaisse (0,15 à 0,20 m entre les niveaux IV et V d'Isturits, 0,60 m à Tarté), parfois directement superposé à lui (Saint-Jean-de-Verges). Comme L. Méroc l'avait remarqué, les gisements gravettiens sont inférieurs en nombre à ceux de l'Aurignacien, mais ils se trouvent la plupart du temps dans les mêmes grottes (1963, p. 73-74).

Dans cinq cas seulement, du Gravettien a été signalé dans des sites où de l'Aurignacien ne l'avait pas été, mais quatre d'entre eux sont des cas très particuliers : à la Carane 3 (Foix), 4 burins de Noailles et 1 burin du Raysse ont été découverts en surface (Simonnet, 1973), mais ce site n'a pas fait l'objet de fouilles ; au Portel (Loubens, Ariège), J. Vézian a trouvé 2 burins de Noailles et 1 outillage très réduit, témoin d'une occupation de très faible durée, dans sa couche B ; l'abri de Téoulé (Cassagne, Haute-Garonne), vidé en trois jours à coups de pioche (Thomson, 1939, p. 195), a livré de nombreux carénés et un mobilier osseux orné de stries, dont 1 sagaie striée, qui l'a fait attribuer au Périgordien supérieur par comparaison avec des objets semblables trouvés à Isturits, Gargas et Tarté (Saint-Périer, 1952, p. 124-128 ; Méroc, 1963), mais il est fort probable que l'Aurignacien était largement représenté dans ce gisement détruit (Robert, Malvesin-Fabre, Michaut, 1952) ; dans le bois de Touaa, à Ganties (Haute-Garonne), P. Foucher a découvert une douzaine de silex à la surface d'un petit abri naturel, dont 1 burin de Noailles typique et 2 burins (Clottes, 1985, p. 346). Dans la grotte d'Enlène, à Montesquieu-Avantès (Ariège), cependant, les fouilles que nous menons avec R. Bégouën, J.-P. Giraud et F. Rouzaud nous ont révélé une épaisse couche de Périgordien V à très nombreux burins de Noailles, qui n'était pas précédée par une occupation aurignacienne, bien que témoignant d'un habitat important et prolongé.

Comme ce dernier, la très grande majorité des gisements connus appartient au Périgordien à burins de Noailles. Les pointes de la Font-Robert sont absentes des Pyrénées : les plus proches se trouvent à l'est dans la petite grotte de Bize et au nord dans le Tarn, aux Battuts (Penne) dans un gisement à burins de Noailles (fouillé par J.-F. Alaux). Nous ne connaissons pas de gisement que l'on puisse attribuer sans réserves au Périgordien IV. Deux sites anciennement fouillés possédaient des niveaux gravettiens sans Noailles signalés : l'assise à statuettes de la grotte du Pape à Brassempouy, à pointes de la Gravette et des Vachons, mais sans Noailles (Delporte, 1968) ; toutefois, les fouilles récentes de H. Delporte ont mis en évidence une riche couche avec plusieurs centaines de burins de Noailles en avant de l'entrée de la grotte du Pape, et, dans la grande galerie de celle-ci, un ensemble de Périgordien V à burins de Noailles superposé à l'Aurignacien (Rigaud, 1986, p. 244-245) ; à Gargas (Hautes-Pyrénées), cependant, un niveau à pointes de la Gravette, mêlé à du Moustérien, a été isolé au sein d'une couche sableuse à graviers dans le sondage éloigné de l'entrée. Les auteurs ont exprimé l'opinion que cette occupation de la grotte était antérieure à celle des Périgordiens V (Breuil et Cheynier, 1958).

Les burins de Noailles sont donc connus, et parfois avec une abondance tout aussi grande que dans les régions classiques, dans les grottes et abris

d'Isturits, de Gatzarria, de Gargas (niveau 6), des Rideaux (gisement rendu célèbre par la découverte de la Vénus de Lespugue), de Tarté, du Portel, de la Tuto de Camalhot, de la Carane 3, de Brassempouy et d'Enlène, ainsi que sur les sites de surface de Ganties et de Tercis. Ce Périgordien V règne sur les Pyrénées qui, à cette époque, possèdent une civilisation tout à fait comparable à celle de la Dordogne, phénomène qui ne se retrouvera qu'au Magdalénien moyen (Simonnet, 1973). Si la date obtenue pour la Tuto de Camalhot, à Saint-Jean-de-Verges (Ariège), est un peu trop basse (19 950 BC $\pm$ 400 [Gif-2 942]), celle d'Enlène est tout à fait compatible avec les dates des gisements de Dordogne : 22 650 BC $\pm$ 350 (Gif-6 656).

Les couches postérieures au Périgordien V et antérieures au Solutréen sont très rares. À Isturits, le niveau III n'a livré que très peu de burins de Noailles (une dizaine sur 784 burins) ; les carénés sont présents mais presque aussi rares (29 sur 643 grattoirs), les gravettes persistent en petit nombre (18), ainsi que les sagaies striées (5). Il s'agit donc d'un Périgordien supérieur finissant.

À Tarté, le niveau supérieur n'est connu que par la publication de J. Bouyssonie (1939) qui signale diverses pièces de facture aurignacienne, de rares grattoirs carénés et pièces esquillées, de nombreuses pointes de la Gravette et des burins « nombreux et du même genre que les précédents » (*op. cit.*, p. 192). Malheureusement, cette couche supérieure a entièrement disparu et S. Béros-Gratacos, qui a repris le gisement, a seulement découvert une gravette typique dans un minuscule placage à 0,30 m au-dessus du niveau à burins de Noailles le plus élevé.

Chaque fois que des observations ont été faites sur la faune (Gargas, Isturits, Tarté), les sédiments (le Portel, Gatzarria) ou les pollens (Isturits, niveau IV ; Enlène, couche 5), elles ont confirmé la place du Périgordien V des Pyrénées pendant une période très froide du Würm III. Les analyses sont cependant insuffisamment nombreuses pour mettre en parallèle les conditions climatiques des Pyrénées pendant le Périgordien supérieur et celles du Périgord, bien mieux connu, où H. Laville a établi des corrélations entre le Périgordien V à burins de Noailles et deux phases climatiques majeures : *Périgord VI*, épisode de courte durée à caractère plus froid et plus sec (1975, p. 381), qui comporte une sous-phase (*VIb*) à climat très froid et sec, identique à celle mise en évidence pour les Pyrénées ; et *Périgord VII*, où un adoucissement du climat voit le retour à des conditions plus humides (p. 382 ; cf. aussi *op. cit.*, tableau V, p. 378-379).

Il existe donc toujours un hiatus béant entre le Périgordien supérieur et l'Aurignacien I, puisque le Périgordien IV est encore mal établi. Cette constatation irait dans le sens de la longue durée de l'Aurignacien I telle qu'elle a été suggérée, du moins pour les Pyrénées centrales.

LE SOLUTRÉEN

Dans sa synthèse sur le Solutrén, qui, vingt ans après, reste l'étude de base pour les Pyrénées comme pour les autres régions françaises, P. Smith (1966) a divisé le Solutrén pyrénéen en deux groupes, occidental et central : la répartition reste donc très voisine de celle des civilisations précédentes. Elle ne s'en distingue que par la plus grande importance des sites occidentaux qui, pour la première fois, détrônent ceux du bassin de la Garonne (Méroc, 1953, p. 45). Les habitats solutréens sont très rares, surtout dans la partie centrale des Pyrénées, au point que P. Smith a émis l'idée que la fréquentation de cette région fut seulement sporadique et peut-être saisonnière (p. 336), à la différence de la région occidentale où elle était « assez permanente ».

En effet, dans les Pyrénées centrales on ne connaît pas de sites de l'importance d'Isturits, de Brassempouy et de Montaut ; les quelques rares habitats ont d'ailleurs des points communs avec ceux de la partie occidentale des Pyrénées : pointes foliacées à retouche fine, de morphologie régionale, du niveau inférieur de Brassempouy, qui se retrouvent à Roquecoubère (Betchat, Ariège), comme d'ailleurs certaines pointes foliacées grossières du niveau supérieur (Delporte, 1968).

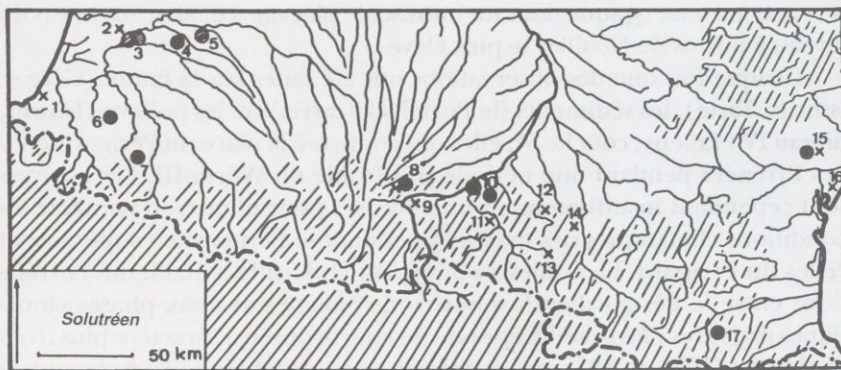


Fig. 2. Le Solutrén des Pyrénées françaises (d'après Clottes, 1976, pag. 1219).

- 1 : Chabiague (Biarritz). 2 : Rivière (Tercis). 3 : Saussaye (Tercis).
 4 : Brassempouy. 5 : Montaut. 6 : Isturits. 7 : Haréguy (Aussurucq).
 8 : Les Harpons (Lespugue). 9 : Gourdan. 10 : Roquecoubère (Betchat).
 11 : Montfort (Saint-Girons). 12 : Le Mas-d'Azil. 13 : Le Ker inférieur (Massat). 14 : La Carane (Foix). 15 : grottes de Bize. 16 : la Crouzade (Gruissan).
 17 : Les Embullas (Corneilla-de-Conflent).

Le site de Montaut (Landes) est célèbre par ses pièces foliacées asymétriques, également découvertes en petit nombre dans plusieurs sites des Pyrénées centrales (les Harpons à Lespugue [Haute-Garonne], Roquecoubère) et jusqu'au bord de la Méditerranée (la Crouzade, Bize) et en Espagne.

P. Smith a insisté sur l'absence des pointes à face plane vraies dans les Pyrénées, où le Solutrén inférieur n'est pas connu, de même que sur la rareté des pointes à cran et des feuilles de saule. Comme la plupart des auteurs, il rapproche le Solutrén pyrénéen du Solutrén espagnol, mais il envisage un mécanisme assez complexe d'échanges, avec deux vagues successives de l'Espagne vers la France, qui correspondraient donc à des phénomènes de reflux, puisque les influences initiales se seraient diffusées vers l'Espagne à partir de la France du sud-ouest.

L. Méroc (1953, p. 45) envisageait également la remontée des influences ibériques par le bord de l'océan et la vallée des Gaves, mais aussi par la voie littorale méditerranéenne jusqu'à Bize. Cette hypothèse pourrait être confirmée par la présence, récemment établie, du premier gisement solutréen des Pyrénées-Orientales, à la grotte des Embullas (Corneilla-de-Conflent), dont l'industrie comprend 2 pointes à cran, 1 feuille de laurier qui a été rapprochée d'une pointe bifaciale identique trouvée à Roquecoubère dans l'Ariège, plusieurs pointes à face plane, 1 aiguille à chas en os, etc. La présence de 1 raclette typique est à remarquer. Cet ensemble, non daté par le radiocarbone, pourrait certainement être attribué au Solutrén supérieur ou final. La faune comprendrait le loup, la hyène, le lynx, le cheval, le chamois et le bouquetin, ainsi que la truite. Plusieurs fragments de mâchoires humaines furent mis au jour (Sacchi, 1986, p. 70-76).

Les Solutréens de Corneilla-de-Conflent ont donc remonté la vallée de la Têt avant de s'établir dans une petite grotte bien exposée, au contact de la montagne, mais dont l'altitude absolue atteint à peine 470 m. En effet, les Solutréens, pas plus que leurs prédécesseurs du Paléolithique supérieur, à la seule exception des Châtelperroniens de Belvis, ne se sont enfoncés dans les Pyrénées. Le seul site élevé à avoir livré des outils solutréens (d'ailleurs douteux) est la grotte de Massat (Ariège). Il semble donc que l'accès des hautes vallées n'ait pas encore été commode et attrayant, sinon possible, bien que la déglaciation ait probablement commencé vers 16 000 à 15 000 BC pendant l'interstade de Lascaux (Würm III-IV) [Leroi-Gourhan, 1967, p. 119]. Les pointes à cran de Massat, à supposer qu'elles fussent solutréennes, ont donc été apportées par des Magdaléniens, comme les outils isolés du Mas-d'Azil et de Gourdan. À leur propos, R. Simonnet (1973) fait justement remarquer qu'il ne sera possible de parler du passage



Fig. 3. Carte du Magdalénien des Pyrénées françaises. En noir : grottes et abris. En hachuré : habitats de surface. Les hachures obliques délimitent les zones situées à plus de 400 m d'altitude.

1 : Isturits. 2 : Duruthy-Dufaure-Grand Pastou. 3 : sites autour d'Arudy (Lurbe, Malarode, Saint-Michel, Poeymaü, Espalungue). 4 : les Espélugues. 5 : Aurensan. 6 : Lortet. 7 : Gourdan. 8 : grottes et abris de Montmaurin (à gauche) et de la Save. 9 : la Tourasse et Montconfort. 10 : Montespan. 11 : cavernes du Volp. 12 : le Mas-d'Azil. 13 : La Vache. 14 : les Églises et Fontanet. 15 : Belvis. 16 : l'Œil à Puylaurens.

des Solutréens sur ces sites que lorsqu'on aura trouvé des éclats de débitage et pas seulement quelques belles pièces hors contexte. Ce n'est qu'au Magdalénien que les hommes du Paléolithique supérieur ont largement pénétré dans les vallées profondes en amont des moraines et ont eu accès aux sites de montagne. (Sur le Magdalénien, cf. l'article « Le Magdalénien des Pyrénées », p. 30-89.)

CONCLUSION

Pendant la majeure partie du Paléolithique supérieur, seule la bordure des Pyrénées a été habitée, et il faut attendre le Magdalénien moyen pour que les hommes s'enfoncent un tant soit peu dans la montagne. Encore ce phénomène ne doit-il pas être exagéré, car l'habitat magdalénien se cantonne la plupart du temps dans les fonds de vallée et n'atteint jamais 1 000 m.

La plus grande densité des habitats se situe dans les Pyrénées centrales, sauf au Solutréen qui fait d'autant plus figure de civilisation intrusive qu'à cette époque le sens des influences, qui sera toujours nord-sud (apparemment...) pendant le Paléolithique supérieur, s'inverse et les Solutréens

sont en contact direct avec les Solutréens espagnols, aux deux extrémités des Pyrénées.

La densité des habitats dans les Pyrénées garonnaises peut être due à plusieurs causes, dont l'abondance des grottes et par conséquent des lieux abrités, mais aussi des recherches. Il est possible également que la profusion des gîtes à silex ait joué un rôle déterminant (Méroc, 1953 ; Simonnet, 1973).

L'évolution globale des civilisations du Paléolithique supérieur pyrénéen est la même que celle du Périgord, toutefois le schéma est beaucoup plus grossier : certaines civilisations triomphent dans les Pyrénées et peuvent être parallélisées avec les civilisations correspondantes de Dordogne ou d'ailleurs (Châtelperronien, Aurignacien I, Périgordien V, Solutréen supérieur, Magdalénien moyen et supérieur). Un bon nombre d'autres civilisations ou de stades évolutifs manquent cependant, et le trait caractéristique du Paléolithique supérieur pyrénéen est peut-être ces hiatus que nous constatons entre l'Aurignacien I et le Périgordien V (Pyrénées centrales), entre le Périgordien V et le Solutréen supérieur, entre le Badegoulien et le Magdalénien moyen. L. Méroc a proposé d'en expliquer certains par une plus longue durée des civilisations locales, ce qui est très possible dans certains cas au centre de la chaîne. Mais il faut évoquer aussi la trop grande et trop précoce notoriété des gisements pyrénéens, fouillés dès le XIX^e siècle par les préhistoriens de l'époque avec les méthodes de leur temps : quels renseignements ne pourrait-on tirer, de nos jours, de sites comme le Mas-d'Azil, Massat, Gourdan, Tarté, Bédeilhac, et même Isturits et Gargas, s'ils nous étaient parvenus intacts !

Le Magdalénien des Pyrénées

PAR JEAN CLOTTES

Le Magdalénien en Europe, actes du colloque de Mayence 1987,
ERAUL, 38, 1989, p. 281-357.

Depuis une douzaine d'années, les recherches se sont multipliées. On peut citer, sans prétendre à l'exhaustivité : les fouilles d'habitats dans les Pyrénées-Atlantiques (Espalungue et Malarode par G. Marsan), celles des Landes (Duruthy par R. Arambourou ; Dufaure par L. Straus), de l'Ariège (Rhodes II par R. Simonnet ; les Églises, par J. Clottes ; Enlène par R. Bégouën, J. Clottes, J.-P. Giraud, F. Rouzaud), de la Haute-Garonne (Gourdan par J. Virmont) et de la partie orientale de la chaîne (Belvis par D. Sacchi).

Les recherches dans les grottes ornées connaissent un véritable renouveau : travaux de M. R. Séronie-Vivien à Sinhikole-ko-karbia ; de J. P. Larribau et S. Prudhomme à Erberua et Oxocelhaya ; de C. Blanc et G. Marsan à Sainte-Colome, pour les Pyrénées-Atlantiques. Pour les Hautes-Pyrénées, de J. Omnès à Labastide, et de A. Clot à Espèche et Tibiran, ainsi que ceux de C. Barrière à Gargas. Dans la Haute-Garonne, de A. Plenier à Marsoulas et de C. Rivenq, M. Garcia et H. Duday à Montespán. Dans l'Ariège, de A. Alteirac et D. Vialou au Mas-d'Azil ; de M. Dauvois au Portel ; de C. Barrière à Massat ; de G. Sauvet à Bédeilhac ; du Dr Pales, de M^{lle} de Saint-Péreuse et de M. Garcia, D. Vialou, F. Rouzaud, L. Wahl, J. Clottes à Fontanet ; de ces derniers, plus J. M. Bellamy à Niaux ; de R. Bégouën, V. Feruglio et J. Clottes aux Trois-Frères et au Tuc-d'Audoubert. Dans les Pyrénées-Orientales, J. Abelanet a découvert un art rupestre de plein air vraisemblablement magdalénien (Campome) en cours d'étude par D. Sacchi.

Il s'y ajoute des analyses de faunes et de pollens, des datations par le radiocarbone, pour des gisements anciennement fouillés (le Portel, Labastide, le Mas-d'Azil, Aurensan, etc.), des recherches sur les gîtes à silex, les ateliers de taille et les provenances du silex (Simonnet, 1981), sans oublier quelques synthèses, générales et d'ampleur variable (Sieveking, 1976 ; Bahn, 1984b) ou chronologiques (Straus, 1986b) ou encore plus restreintes géographiquement (Sacchi, 1986, sur la partie orientale des Pyrénées), y compris sur les grottes ornées (Vialou, 1981, 1986 ; *L'Art des cavernes*, 1984).

Tous ces apports récents changent-ils notre conception du Magdalénien pyrénéen ? Certainement pas de façon fondamentale (cf. Clottes,

1976, p. 1219-1229), mais, comme toujours, ils jettent quelques coups de projecteur dans telle direction, amènent à nuancer certaines affirmations et soulèvent de nouveaux problèmes. Nous en évoquerons quelques-uns.

LES INDUSTRIES ET LEUR DÉNOMINATION

Les problèmes de terminologie n'ont pas une importance capitale, à partir du moment où l'on sait de quoi l'on parle, sans ambiguïté. Or, ce n'est pas toujours le cas pour le Magdalénien pyrénéen.

En fait, le véritable Magdalénien ancien à raclettes, également connu sous le nom de Magdalénien initial ou de Badegoulien, selon que les auteurs privilégient la continuité avec les stades ultérieurs du Magdalénien (surtout marquée dans l'outillage osseux) ou ce qui l'en sépare (essentiellement l'outillage lithique et la rareté de l'art), n'avait jusqu'à présent jamais été signalé dans les Pyrénées. Des habitats de cette civilisation étaient cependant répertoriés à leur voisinage immédiat, du moins dans leur extrémité orientale, aux abords du versant méridional de la Montagne noire, avec la petite grotte de Bize et les sites de plein air de Lassac et de la Rivière, dans l'Aude (Sacchi, 1986, p. 77-109), laissant présager de futures découvertes.

Les fouilles que je mène depuis plusieurs années dans la grotte d'Enlène, en collaboration avec R. Bégouën, J.-P. Giraud et F. Rouzaud nous ont récemment permis de combler cette lacune. La couche 4, badegoulienne, a été mise en évidence dans un diverticule proche des deux entrées, ce qui n'est pas fortuit, le Magdalénien moyen étant seul représenté dans les profondeurs de la caverne. Elle est surmontée soit d'un plancher stalagmitique, soit d'une couche remaniée, soit d'un niveau du Magdalénien moyen, et repose elle-même sur une épaisse couche de Périgordien V à burins de Noailles.

Cette couche 4, épaisse de 0,20 à 0,40 m, composée d'argile englobant de nombreuses pierres calcaires anguleuses, présente une apparence très homogène, due à sa couleur jaune clair qui tranche avec le noir de la couche 5 (Périgordien V) comme avec les couches supérieures.

Malgré son aspect uniforme, l'absence de remaniements décelables, et l'égal répartition du mobilier sur toute son épaisseur, des éléments indiscutablement badegouliens (abondance des raclette [10,12 %] ; présence du burin transversal sur encoche) sont associés à des outils typiques du Périgordien V (burins de Noailles [2,97 %], gravettes [8,33 %] et micro-gravettes [2,97 %], présence de la pointe des Vachons). Le mobilier lithique, qui comprend actuellement 168 outils (décompte très provisoire, la fouille étant loin d'être terminée), est dominé par les lamelles à dos (27,38 %), les burins (IB = 14,88 %) surclassant les grattoirs (IG = 7,15 %)

et les burins dièdres (IBd = 8,92 %) étant plus nombreux que les burins sur troncature (IBt = 5,96 %), malgré les Noailles. Les perçoirs ne sont pas très fréquents (2,97 %). Les pièces esquillées sont bien représentées (4,76 %), comme sur la plupart des sites badegouliens (*fig. 1*).

L'outillage osseux est très pauvre : sagaie à biseau simple avec trois stries obliques, 3 dents perforées, fragments de baguettes et d'os striés, 2 fragments d'aiguilles à chas, poinçon en os.

Un essai de datage ^{14}C sur os a donné 21 000 BP $\pm$ 250, soit 19 050 BC (Gif-6 655), date beaucoup trop haute pour du Badegoulien, alors que la couche 5 périgordienne est datée, également sur os, de 24 600 BP $\pm$ 350, soit 22 650 BC (Gif-6 656), ce qui concorde tout à fait avec ce que l'on sait de cette civilisation.

L'hypothèse la plus vraisemblable, dans l'état actuel de nos recherches, serait que la couche 4 corresponde à un véritable Badegoulien, contaminé dès une époque très ancienne, voire dès son origine, par le Périgordien V sous-jacent, probablement par suite d'un glissement des sédiments dans ce diverticule à partir d'une grande salle située un peu plus haut. Cela rendrait compte de la date trop haute et des outils périgordiens. L'autre hypothèse envisageable, celle d'un Périgordien très final se chargeant en éléments nouveaux tels la raclette, se heurte à la date obtenue, encore trop haute pour l'apparition en nombre de ces outils, ainsi qu'à la présence d'une pièce à retouches solutréennes et à celle des aiguilles à chas.

Les premiers résultats de l'analyse pollinique, par M^{me} Arl. Leroi-Gourhan, indiquent une évolution vers l'augmentation de la température et de l'humidité.

Le principal intérêt de cette couche, malheureusement mêlée, est donc d'attester la présence de Badegoulien classique dans les Pyrénées.

Dans les Pyrénées, en l'absence des premiers stades du Magdalénien selon la classification de H. Breuil, les auteurs locaux, tels R. de Saint-Périer, ont pendant longtemps qualifié de « Magdalénien ancien » les premières manifestations de cette civilisation avérées dans la région, c'est-à-dire le Magdalénien IV de Breuil. Alors que les stades I, II et III, définis comme l'on sait à partir du Placard, furent appelés Magdalénien inférieur, et les stades IV, V, VI fondés sur l'industrie osseuse des gisements du Périgord et des Pyrénées furent qualifiés de Magdalénien supérieur (de Sonnevile-Bordes, 1960, p. 329 *sq.*).

Bien que les subdivisions de Breuil soient toujours couramment employées par commodité (Bahn, 1984b ; Clottes, 1976, etc.), plusieurs chercheurs préférèrent se servir des termes de Magdalénien moyen pour les stades III-IV et de Magdalénien supérieur pour les stades V-VI (Delporte, 1977, p. 619 ; Bahn, 1984b, p. 42 ; Sacchi, 1986, p. 110-193).

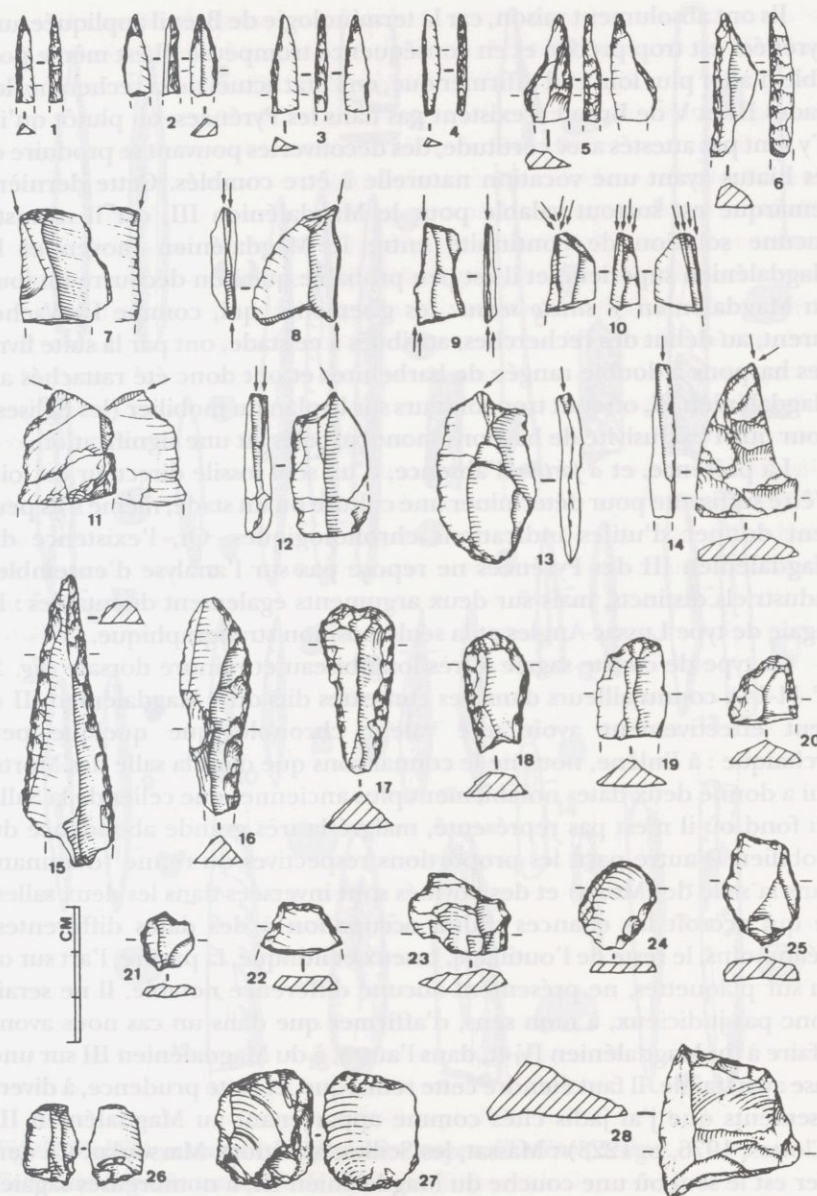


Fig. 1. Mobilier lithique de la couche 4 dans le diverticule gauche de la caverne d'Enlène, à Montesquieu-Avantès (Ariège). Outillage du Badegoulien et du Périgordien V. Dessin M. Allard.

Ils ont absolument raison, car la terminologie de Breuil appliquée aux Pyrénées est trop précise et en conséquence trompeuse. Il est même possible d'aller plus loin et d'affirmer que, en l'état actuel de la recherche, les stades III et V de Breuil n'existent pas dans les Pyrénées, ou plutôt qu'ils n'y sont pas attestés avec certitude, des découvertes pouvant se produire et les hiatus ayant une vocation naturelle à être comblés. Cette dernière remarque est surtout valable pour le Magdalénien III, car il n'existe aucune solution de continuité entre le Magdalénien moyen et le Magdalénien supérieur, et il est peu probable que l'on découvre un jour un Magdalénien V *stricto sensu* : les gisements, qui, comme La Vache, furent, au début des recherches, attribués à ce stade, ont par la suite livré des harpons à double rangée de barbelures et ont donc été rattachés au Magdalénien VI, ou sont trop mineurs sur le plan du mobilier (les Églises) pour que l'exclusivité de harpons monobarbelés ait une signification.

La présence, et *a fortiori* l'absence, d'un seul fossile directeur est loin d'être suffisante pour déterminer une culture ou un stade, même s'ils peuvent donner d'utiles indications chronologiques. Or, l'existence du Magdalénien III des Pyrénées ne repose pas sur l'analyse d'ensembles industriels distincts, mais sur deux arguments également discutables : la sagaie de type Lussac-Angles et la seule position stratigraphique.

Ce type de courte sagaie à très long biseau et rainure dorsale (fig. 2, n° 11-14), connu ailleurs dans des contextes dits du « Magdalénien III », peut effectivement avoir une valeur chronologique quelque peu archaïque : à Enlène, nous ne le connaissons que dans la salle des Morts, qui a donné deux dates notablement plus anciennes que celles de la Salle du fond où il n'est pas représenté, malgré la très grande abondance du mobilier. D'autre part, les proportions respectives du renne (dominant dans la salle des Morts) et des bovinés sont inversées dans les deux salles, ce qui accroît les chances d'une occupation à des dates différentes. Néanmoins, le reste de l'outillage, osseux et lithique, la parure, l'art sur os ou sur plaquettes, ne présentent aucune différence notable. Il ne serait donc pas judicieux, à mon sens, d'affirmer que dans un cas nous avons affaire à du Magdalénien IV et, dans l'autre, à du Magdalénien III sur une base aussi faible. Il faut étendre cette remarque, et cette prudence, à divers gisements que j'ai jadis cités comme appartenant au Magdalénien III (Clottes, 1976, p. 1223) : Massat, les Scilles, Montfort, Marsoulas. Ce dernier est le seul où une couche du Magdalénien III, à nombreuses sagaies de Lussac-Angles et sans encore la baguette demi-ronde, aurait pu exister. Mais nos renseignements reposent seulement sur une fouille très ancienne, effectuée par l'abbé Cau-Durban en 1883 et 1884 (Méroc, Michaut, Ollé, 1947, cf. p. 289-295), et il vaut mieux attendre des fouilles

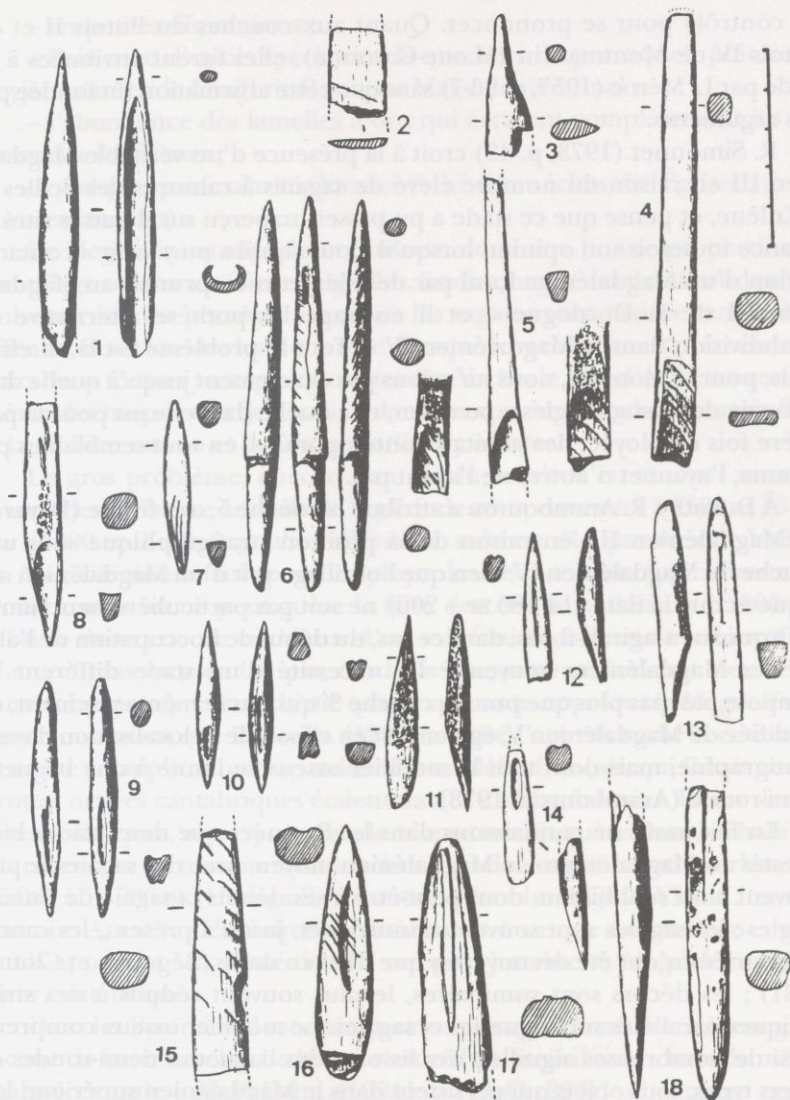


Fig. 2. Mobilier osseux du Magdalénien moyen d'Enlène (Ariège).
Collection Bégouën au musée de l'Homme.

1 et 3 : poinçons en os ; 2 : fragment de lissoir ; 4, 5, 8 : sagaies à double biseau ; 6, 7 : sagaies bipointes ; 9, 10 : courtes sagaies à double biseau et cannelure dorsale, voisines du type Lussac-Angles ; 11, 12, 13, 14 : sagaie type Lussac-Angles ; 15 : fragment de grosse sagaie décorée ; 16 : sagaie à cannelure dorsale et décor ; 17 : baguette à double cannelure dorsale ; 18 : sagaie à biseau simple et cannelure dorsale. Dessin R. Fauré et J. Clottes.

de contrôle pour se prononcer. Quant aux couches du Putois II et du Putois IV de Montmaurin (Haute-Garonne), elles furent attribuées à ce stade par L. Méroc (1957, p. 96-7) sans que cette affirmation fût fondée par des arguments.

R. Simonnet (1973, p. 43) croit à la présence d'un véritable Magdalénien III en raison du nombre élevé de sagaies à rainures des Scilles et d'Enlène, et pense que ce stade a pu passer inaperçu sur d'autres sites. Il nuance toutefois son opinion lorsqu'il ajoute qu'il a pu y avoir « contamination d'un Magdalénien local par des éléments empruntés au Magdalénien III de la Dordogne », et il envisage l'hypothèse alternative de « subdivision dans le Magdalénien IV ». Tout le problème est là en effet. Mais, pour le moment, nous ne savons pas exactement jusqu'à quelle date la sagaie de Lussac-Angles a pu durer, ni à quelle date elle est pour la première fois employée, des habitats contemporains, en tout semblables par ailleurs, l'ayant et d'autres ne l'ayant pas.

À Duruthy, R. Arambourou a attribué la couche 5, très froide (Dryas I), au Magdalénien III, en raison de sa position stratigraphique sous une couche du Magdalénien IV, bien que l'outillage soit d'un Magdalénien atypique et que la date ($14\ 180 \text{ BP} \pm 200$) ne soit pas particulièrement haute. Pourquoi ne s'agirait-il pas, dans ce cas, du début de l'occupation de l'abri par les Magdaléniens moyens ? La nécessité d'un stade différent ne s'impose pas, pas plus que pour la couche 3' qui, sur le même gisement, est qualifiée de Magdalénien V, également en raison de sa localisation dans la stratigraphie, mais dont tout le mobilier osseux se limite à une baguette demi-ronde (Arambourou, 1978).

En fait, nous ne connaissons dans les Pyrénées que deux stades bien attestés au Magdalénien : le Magdalénien moyen, avec des sagaies le plus souvent à un seul biseau, dont peut-être à ses débuts la sagaie de Lussac-Angles ; les sagaies sont souvent rainurées et, jusqu'à présent, les cannelures striées n'ont été découvertes que dans ce stade (Bégouën et Clottes, 1981) ; les décors sont sommaires, le plus souvent réduits à des stries obliques parallèles sur baguettes et sagaies. Le mobilier osseux comprend aussi de nombreuses aiguilles, des lissoirs, des baguettes demi-rondes de divers types, tous objets qui persistent dans le Magdalénien supérieur. Les contours découpés, les rondelles perforées, les propulseurs et les bâtons percés sont nombreux. Parmi la parure, on distinguera les perles à bélière en jayet ou en ambre. L'art mobilier lithique et osseux abonde.

L'outillage lithique ne varie guère d'un stade à l'autre, sinon par la multiplication des lamelles spécialisées (tronquées, denticulées) et des lamelles géométriques dans le Magdalénien final (Simonnet, 1984, p. 106). Rappelons que l'outillage lithique du Magdalénien pyrénéen se caractérise par :

- ses petites dimensions ;
- l'absence d'outils spéciaux tels que becs de perroquet, pointes de Teyjat, pointes de Laugerie-Basse, au Magdalénien final ;
- l'abondance des lamelles à dos qui écrasent complètement les diagrammes modernes ;
- quelques particularités locales (burins sur éclats des Églises ; IG > IB à Aurensan, etc.).

Le Magdalénien supérieur conserve donc une bonne proportion de l'outillage osseux antérieur (aiguilles, lissoirs, baguettes demi-rondes, propulseurs, bâtons percés, etc.), mais les sagaies sont maintenant à deux biseaux, et surtout les harpons sont presque invariablement présents, sous leurs deux formes ; sur quelques sites (La Vache, le Mas-d'Azil), on connaît même des harpons de type azilien dans des couches magdaléniennes. Tout cela est bien connu et il n'est pas utile d'y insister.

Le gros problème, encore non résolu, se situe en amont : nous ne savons rien à l'heure actuelle de la période comprise entre 14 500 et 16 000 ou 17 000 BP. Le Badegoulien d'Enlène, même mêlé, prouve que les sites du Magdalénien initial (pour employer les deux terminologies) restent à trouver, mais on ne peut guère le faire descendre au-delà de 16 000 et il subsiste donc encore un hiatus d'un millénaire et demi au moins. C'est d'autant plus surprenant que, *tras los montes*, cette période est bien représentée, beaucoup mieux même que ce que nous appelons le Magdalénien moyen, au point que P. Utrilla (1981) a attiré l'attention sur la contradiction due à l'application trop stricte des modèles français, qui faisait que les grottes ornées cantabriques étaient datées du Magdalénien IV sur des critères stylistiques, alors que ce stade n'apparaissait guère dans les habitats. En revanche, de nombreuses couches sont datées par le radiocarbone de 15 000 à 16 000 BP (Urtiaga F, Abauntz e, Altamira, El Juyo VI, la Lloseta A, Rascaño 4, etc.), c'est-à-dire appartiennent à ce que nos collègues espagnols appellent Magadalénien III ou, plus justement, Magdalénien inférieur cantabrique.

Dans les Pyrénées, il est clair que nous sommes confrontés à une grave lacune de la recherche. Le hiatus s'est réduit, mais il existe tout de même, malgré ce qu'en dit P. Bahn (1984b, p. 42-43, 224) qui suggère que le Solutréen des Pyrénées pourrait bien donner naissance au Magdalénien pyrénéen. Mais lequel ? Au moment où P. Bahn a écrit ces lignes, le Magdalénien I d'Enlène n'avait pas encore été découvert ; ce Magdalénien pyrénéen initial auquel aurait conduit le Solutréen ne pouvait donc être dans son esprit que le Magdalénien moyen. Or, le Magdalénien I vient désormais s'insérer dans la séquence, mais rien ne suggère sa perdurance ou son arrivée tardive. Il reste bien un vide, qui ne pourra être comblé

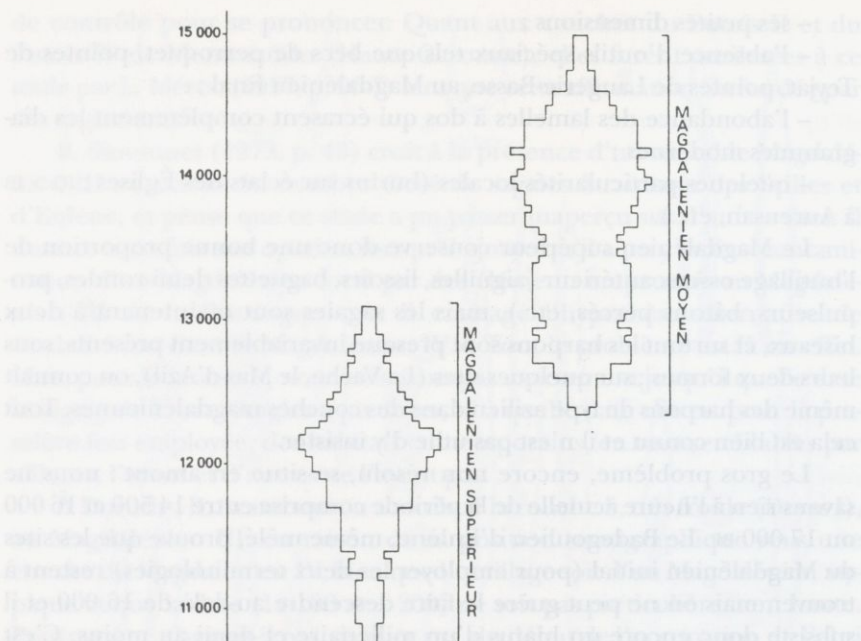


Fig. 3. Graphique des datations ^{14}C connues pour les gisements pyrénéens attribués au Magdalénien moyen et supérieur.

que par la fouille de couches bien datées, dont l'étude reposera sur des analyses précises et des dates qui permettront de les situer avec certitude, dans le « trou » que nous constatons actuellement, et que la multiplication des analyses récentes rend d'autant plus évident.

[...]

NATURE ET RÉPARTITION DES SITES

En une dizaine d'années, la carte de répartition des habitats magdaléniens s'est considérablement enrichie, à la fois par de nouvelles découvertes et par la prise en compte de gisements anciennement fouillés et tombés dans l'oubli (Bahn, 1984b). Ainsi, en 1976, A. Sieveking mentionnait une trentaine de sites (p. 584), alors qu'actuellement nous en connaissons environ soixante-dix (fig. 4).

La carte de répartition comprend en gros trois groupes d'importance inégale. Celui des Landes et des Pyrénées-Atlantiques à l'ouest, avec les

sites majeurs d'Isturits et de Sorde-l'Abbaye (Dufaure, Duruthy), quelque peu détaché de la chaîne à l'exception des cavités autour d'Arudy, et comprenant une demi-douzaine de stations de surface ; au centre, le groupe des Pyrénées centrales et ariégeoises, très dense, incluant plus de 60 % des sites, et composé presque exclusivement de grottes et d'abris ; à l'est, enfin, quelques habitats dispersés dans l'Aude et les Pyrénées-Orientales.

Les habitats de surface restent très peu nombreux. Ils se trouvent tous dans les basses vallées ou les plaines. Un seul a été fouillé (Simonnet, 1980) ; l'auteur y a reconnu une hutte possible, de forme ovoïde (5,40 m × 4 m), avec, au centre, une petite structure faite de galets de quartz préalablement cuits qu'il interprète, non sans prudence, comme un témoignage rituel.

Le tout petit nombre des habitats de surface a depuis longtemps frappé les chercheurs : quand, au siècle dernier, les grottes pyrénéennes les plus visibles furent systématiquement fouillées, nos prédécesseurs employaient volontiers le terme de « troglodytes » pour qualifier les Magdaléniens. Lorsque cette interprétation outrée fut rejetée et que de nombreux sites paléolithiques de plein air furent découverts dans d'autres régions, l'explication généralement admise fut que les lacunes de la

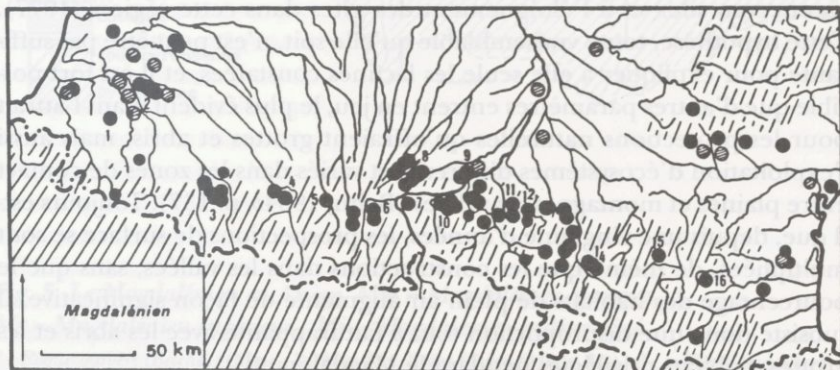


Fig. 4. Carte du Magdalénien des Pyrénées françaises. En noir : grottes et abris. En hachuré : habitats de surface. Les hachures obliques délimitent les zones situées à plus de 400 m d'altitude.

1 : Isturits ; 2 : Duruthy-Dufaure-Grand Pastou ; 3 : sites autour d'Arudy (Lurbe, Malarode, Saint-Michel, Poeymaü, Espalungue) ; 4 : les Espéluques ; 5 : Aurensan ; 6 : Lortet ; 7 : Gourdan ; 8 : grottes et abris de Montmaurin (à gauche) et de la Save ; 9 : la Tourasse et Montconfort ; 10 : Montespan ; 11 : cavernes du Volp ; 12 : le Mas-d'Azil ; 13 : La Vache ; 14 : les Eglises et Fontanet ; 15 : Belvis ; 16 : l'Œil à Puylaurens.

recherche et l'absence de prospections de surface étaient responsables de ce phénomène, accentué par l'intérêt porté aux cavernes et par les recherches intensives dont elles furent l'objet. Deux autres causes furent mises en avant : les traces humaines en surface sont peu visibles et facilement détruites (Sieveking, 1976, p. 596), surtout lorsque les sols acides font disparaître les vestiges osseux. D'autre part, par manque de fossiles directeurs osseux, les mobiliers magdaléniens de plein air pourraient être confondus avec ceux d'autres civilisations et passer inaperçus ou être attribués à des époques différentes, telles que l'Aurignacien ou le Moustérien, de sorte que le « hiatus magdalénien » dans les découvertes de surface serait illusoire (Bahn, 1984b, p. 95).

Cette dernière opinion est discutable, car, en d'autres régions, des habitats magdaléniens ont parfaitement été reconnus, dès lors qu'ils compartaient plus de quelques outils (cf. travaux du D^r Gaussen dans la vallée de l'Isle, sans parler des sites de la région parisienne), et un ensemble lithique homogène du Magdalénien moyen ou supérieur se distingue généralement assez bien d'une série aurignacienne ou moustérienne.

R. Simonnet, quant à lui, estime qu'au Paléolithique supérieur la plaine paraissait peu occupée, même si des découvertes restent à y faire, comme celle qu'il a signalée à Mazères (Ariège), et il émet l'hypothèse que cette faible implantation dans la basse Ariège pourrait être due à la carence en silex et à l'éloignement des gîtes dans cette région (1977). Cette hypothèse, toute vraisemblable qu'elle soit, n'est peut-être pas suffisante pour expliquer à elle seule les lacunes constatées, et il est fort possible que d'autres paramètres entrent en jeu, le plus évident étant l'attrait pour les protections naturelles qu'offraient grottes et abris, mais aussi l'exploitation d'écosystèmes différents et variés dans les zones de contact entre plaines et montagnes ou vallées (Bahn, 1984b, p. 137). Toujours est-il que, depuis une vingtaine d'années, les prospections de surface se sont multipliées, de même que les constructions dans les vallées, sans que le pourcentage des habitats de plein air augmente de façon significative. Il subsiste donc une disproportion tout à fait frappante avec les abris et les grottes, habitats privilégiés pendant le Magdalénien.

La présence de gîtes à silex abondants dans les Pré-Pyrénées pourrait rendre compte de la forte densité de l'habitat dans la bordure sous-pyrénéenne, car les cours d'eau ne charrient pas de rognons qui auraient pu être utilisés dans les plaines ou les basses vallées (Simonnet, 1981). Le choix du site pourrait aussi être lié à une économie migratoire, essentiellement basée sur le contrôle des animaux (Bahn, *op. cit.*, p. 137).

Dans le travail extrêmement minutieux et parfaitement documenté qu'il a consacré à la paléo-économie pyrénéenne, P. Bahn examine cas par

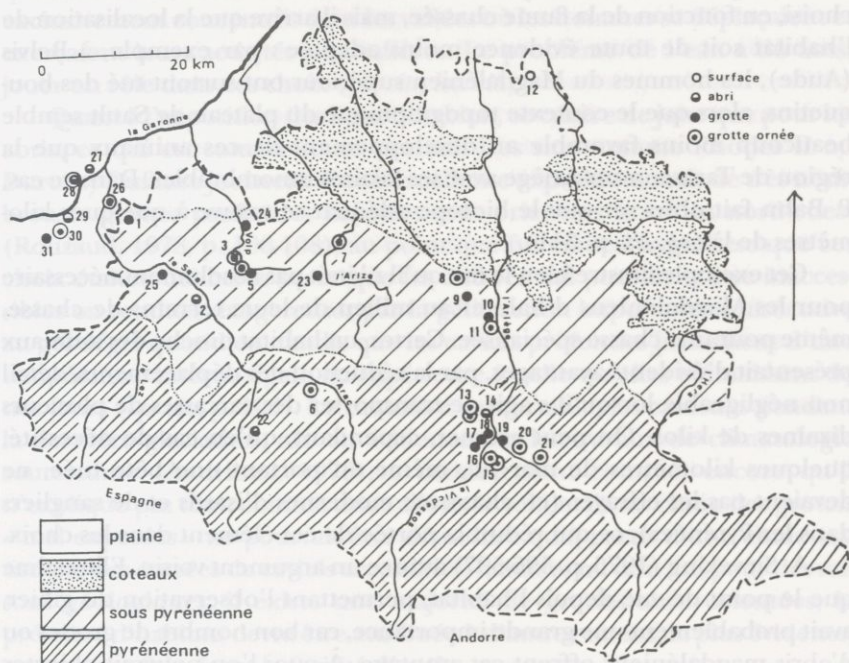


Fig. 5. Le Magdalénien en Ariège. Mm = Magdalénien moyen ; Ms = Magdalénien supérieur ; Mi = Magdalénien indéterminé.

1 : Roquecourbère (Betchat) (Mm) ; 2 : Montfort (Saint-Lizier) (Mm et Ms) ; 3 : le Tuc-d'Audoubert (Montesquieu-Avantès) (Mm) ; 4 : les Trois-Frères (Mm) ; 5 : Enlène (Mm) ; 6 : Massat (Mm et Ms) ; 7 : le Mas-d'Azil (Mm et Ms) ; 8 : le Portel (Loubens) (Mm) ; 9 : Labouiche (Mm) ; 10 : abris du Château (Foix) (Mi) ; 11 : le Cheval (Foix) (Mi) ; 12 : la Nogarède (Mazières) (Ms) ; 13 : Bèdeilhac (Mm et Ms) ; 14 : Rhodes II (Arignac) (Ms) ; 15 : Niaux et le réseau Clastres (Mi) ; 16 : La Vache (Alliat) (Ms) ; 17 : Saint-Georges (Alliat) (Mi) ; 18 : Sakanie (Quié) (Mi) ; 19 : Tarascon-sur-Ariège (Mm) ; 20 : les Églises (Ussat) (Ms) ; 21 : Fontanet (Ornolac-Ussat-les-Bains) (Mm) ; 22 : Grizzo de l'Aspiou (Mi) ; 23 : la Bufio I (Montseron) (Mi) ; 24 : le trou Violet (Montardit) (Ms) ; 25 : las Costos (Bonrepaux) (Mi).

HAUTE-GARONNE : 26 : Marsoulas (Mm et Ms ?) ; 27 : la Tourasse (Saint-Martory) (Ms) ; 28 : Montconfort (Saint-Martory) (Mm et Ms ?) ; 29 : la Roque (Montespan) (Mm et Ms) ; 30 : Montespan (Ganties-Montespan) (Mi) ; 31 : la Spugo (Ganties) (Ms).

cas les potentialités du territoire autour de chaque habitat, en fonction de la topographie, des rivières, des gués (Duruthy), des vallées et des montagnes, et il dresse la carte du terrain que peut parcourir un homme en une heure. Dans la plupart des cas, il trouve des éléments favorables au modèle choisi, en fonction de la faune chassée, mais il arrive que la localisation de l'habitat soit de toute évidence moins adaptée : par exemple, à Belvis (Aude), les hommes du Magdalénien supérieur ont surtout tué des bouquetins, alors que le contexte topographique du plateau de Sault semble beaucoup moins favorable au développement de ces animaux que la région de Tarascon-sur-Ariège avec ses falaises innombrables. Dans ce cas, P. Bahn fait observer que le biotope adéquat se trouve à quelques kilomètres de là (*op. cit.*, p. 311).

Cet exemple illustre bien le fait qu'il n'était pas absolument nécessaire pour les Magdaléniens d'habiter **au milieu** de leurs terrains de chasse, même pour une chasse spécialisée. Certes, un habitat proche des animaux présentait d'évidents avantages, par la réduction des déplacements, détail non négligeable lorsqu'il s'agit de transporter des carcasses de plusieurs dizaines de kilos. On peut estimer, cependant, qu'en cas de nécessité, quelques kilomètres de marche, même en portant une bête tuée, ne devaient pas les effrayer (cf. chasseurs modernes d'isards et de sangliers dans les Pyrénées), ce qui réduit la portée de cet élément dans les choix.

A. Sieveking (1976, p. 596-597) avance un argument voisin. Elle estime que le point de vue depuis l'habitat, permettant l'observation du gibier, avait probablement une grande importance, car bon nombre de grottes ou d'abris magdaléniens offrent cet avantage. À quoi l'on pourrait objecter qu'il n'était pas indispensable de guetter les animaux depuis la grotte elle-même, et que n'importe quel poste d'affût bien placé faisait l'affaire. En outre, les grottes qui présentent le meilleur point de vue sont généralement aussi les plus facilement repérables, donc celles qui devaient attirer en priorité les hommes et être les plus occupées, dans la mesure où elles étaient d'un accès facile.

En effet, l'accessibilité est l'un des rares éléments dont nous puissions dire avec certitude qu'ils ont joué un rôle dans le choix des sites. Quelques exemples, pris dans le bassin de Tarascon-sur-Ariège, sont éloquent à cet égard : les habitats magdaléniens connus sont tous situés dans des grottes ou abris en fond de vallée ou pas très haut sur les versants. Il en est ainsi de La Vache, de Bédeilhac, de Rhodes II, de Sakanie, de Lourdes, des Églises. *A contrario*, des grottes aux porches très visibles, mais plus éloignées du fond de la vallée, telles Niaux, Pradières, Fontanet, le Lierre, Lombrives, etc. ne furent pas habitées, même si les deux premières furent parcourues et ornées par les Magdaléniens et si quelques feux furent effec-

tués dans Fontanet. On touche là du doigt la différence fondamentale entre les cavernes ornées, dont l'approche pouvait demander une demi-heure de marche (Niaux, Pradières, Fontanet), mais qui n'étaient pas fréquentées de façon intensive, et les habitats de plus ou moins longue durée, exclusivement concentrés dans les vallées où les hommes se déplaçaient et exerçaient leurs activités journalières. Le problème de l'eau a dû aussi jouer un rôle dans ces choix (*op. cit.*, *loc. cit.*).

Quant à l'exposition des lieux d'habitat, ce critère ne joue que pour les abris, ce qui est somme toute normal. Des sites comme Rhodes II ou Duruthy-Dufaure jouissent d'une excellente exposition, mais de très nombreuses grottes profondes habitées sont orientées nord ou nord-ouest (Rouzaud, 1978, p. 106-108), au point que fut émise l'hypothèse que ces choix étaient délibérés parce que les entrées sud pouvaient être inaccessibles ou rendues dangereuses par la gélifraction importante consécutive au gel-dégel quotidien, tandis que les cavités profondes jouissaient d'une température interne égale ou supérieure à celle qu'elles connaissent de nos jours (*op. cit.*, p. 108). Le caractère confortable des cavernes pendant la dernière glaciation, mis en évidence par les travaux de climatologie souterraine (Andrieux, 1976), a certainement compté, encore qu'il n'explique pas tout, comme nous allons le voir, mais un choix des grottes « mal exposées » ne pourrait être démontré qu'à partir d'une étude statistique des entrées de cavités accessibles, habitées ou non : si, pour des raisons géologiques, il existe une majorité de grottes ainsi orientées, la présence d'habitats devra être attribuée à d'autres causes, la plus évidente, encore une fois, étant la facilité d'accès.

R. Simonnet a observé que, à Bédeilhac et au Mas-d'Azil, les habitats du Magdalénien moyen se trouvaient plutôt dans les zones profondes, alors que ceux du Magdalénien supérieur avaient été établis de préférence vers les entrées. Il étend son observation au bassin de Tarascon-sur-Ariège, où les Magdaléniens moyens n'auraient fait que quelques incursions rapides, probablement en rapport avec les explorations des grandes cavernes et la création des sanctuaires ornés (Niaux, Bédeilhac, Fontanet, les Églises), alors qu'au Magdalénien supérieur une occupation de longue durée est attestée à La Vache (1976). Ces observations ont été critiquées par P. Bahn (1984b, p. 262, 278), qui se fonde sur les habitats du Magdalénien moyen, situés dans l'entrée de Fontanet, et sur ceux du Magdalénien final, dans les profondeurs de Bédeilhac, La Vache et les Églises. Cependant, les vestiges de Fontanet traduisent un séjour extrêmement bref, et les habitats de Bédeilhac sont également d'importance très réduite si on les compare à ceux du piémont pyrénéen ; en outre, à Bédeilhac, on constate bien les localisations signalées par R. Simonnet, à partir, il est vrai, de fouilles

anciennes et disparates. Quant à ceux des Églises et de La Vache, on ne peut guère les qualifier d'habitats « profonds », étant donné leur proximité des entrées. Les hypothèses de R. Simonnet restent donc crédibles, bien que basées sur quelques cas seulement (Clottes, 1982a).

Le problème serait plutôt d'expliquer ces faits. On pourrait avancer que le climat du Dryas I a poussé les Magdaléniens à rechercher des lieux à l'écart des changements de température, mais cela ne rend pas compte du retour vers les entrées pendant le vif coup de froid du Dryas II, ni pourquoi les prédécesseurs des Magdaléniens n'ont pas habité loin à l'intérieur des cavernes, pendant le Würm III. Il est plus probable qu'il s'agisse là d'un phénomène culturel, en liaison avec l'art pariétal, car les habitats très profonds non réductibles à des considérations pratiques restent tout de même exceptionnels et se trouvent presque toujours dans des grottes ornées (le Tuc-d'Audoubert, Labastide) ou en liaison étroite avec des sanctuaires : ainsi, à Enlène, les plus anciennes dates concernent la salle des Morts, localisée juste au-dessus du passage qui fait communiquer Enlène et Les Trois-Frères.

Le problème de la relation des habitats avec les grottes ornées a été abordé par ailleurs (Clottes, 1982), à propos des cavernes de l'Ariège. À l'issue de cette étude, l'impression générale, que l'on peut étendre à l'ensemble des cavernes pyrénéennes, est que les grottes ornées n'étaient généralement pas considérées comme des habitats, mais que, à l'occasion et de façon sporadique, elles en tinrent lieu lorsque les circonstances s'y prêtaient ou en fonction de nécessités (Bèdeilhac, Labastide). Des feux y furent faits, des vestiges y furent abandonnés, des individus ou de tout petits groupes y séjournèrent quelque temps (Fontanet, le Portel). Il est quelques exceptions, la moins explicable étant Marsoulas, véritable habitat de longue durée et importante grotte ornée. Le Mas-d'Azil et Isturits sont des habitats très importants et secondairement des grottes ornées. En principe, les grottes ornées pyrénéennes n'étaient ni des sanctuaires au sens où nous l'entendons aujourd'hui, ni des lieux de séjour habituels. Si le choix existait, l'habitat s'installait ailleurs, fût-ce au voisinage immédiat, dans l'entrée, dans une galerie latérale ou dans une grotte voisine (le Tuc-d'Audoubert, Enlène et Les Trois-Frères, Massat, Espèche) [*art. cit.*].

L'occupation des hautes vallées pyrénéennes et celle de la montagne a depuis longtemps attiré l'attention des chercheurs. On sait que les sites d'altitude sont rarissimes et pour la plupart datent du Würm IV, à l'exception de Belvis (Aude) avec une couche châtelperronienne. L'absence d'habitats antérieurs au Magdalénien moyen a été expliquée par les conditions très froides du Würm III, avec d'épaisses couches de glace qui recouvraient les fonds des vallées et qui n'auraient pas disparu avant le

réchauffement de Lascaux (Méroc, 1953 ; Leroi-Gourhan, 1967, p. 121). En fait, si l'on sait que les langues glaciaires eurent à certains moments plusieurs centaines de mètres d'épaisseur dans le bassin de Tarascon-sur-Ariège, il n'est toujours pas possible de dater précisément leurs maxima ni leurs phases de recul, si ce n'est que le pléniglaciaire est attribué au Riss, et une phase de stationnement au Würm (Taillefer, 1977, p. 283-284). Mais nous ne savons pas, par exemple, quand exactement Niaux fut accessible. Dans cette grotte, la formation alluviale la plus récente (base de la séquence III) est seulement datée du Würm, sans autre précision, les dépôts récents qui la surmontent pouvant atteindre jusqu'à 20 000 BP (Sorriaux, 1982, p. 212). Dans le cas où la caverne de Niaux, si évidente dans le paysage, eût été accessible pendant le Würm III et même pendant l'interstade suivant, pourquoi les hommes l'auraient-ils boudée ? Cette remarque vaut pour toutes les grottes voisines, où le Magdalénien apparaît aussi en position primaire sur des sables würmiens ou des cailloutis (les Églises, Fontanet, La Vache, etc.).

Une autre hypothèse, tout aussi gratuite par manque de preuves, serait celle de vidanges (pendant Lascaux ?) qui auraient évacué des remplissages plus anciens.

P. Bahn (1984b, p. 262) essaie de tourner la difficulté en mettant en doute le peuplement tardif du bassin de Tarascon-sur-Ariège, qui, selon lui, ne serait pas prouvé, pour les raisons suivantes : le *bed-rock* n'a pas été atteint lors de la fouille des Églises ; l'entrée de Bédeilhac fut détruite pendant la deuxième guerre mondiale sur plusieurs centaines de mètres ; des occupations du début du Magdalénien et peut-être plus anciennes ont été signalées à Massat (situé à plus haute altitude encore) ; l'art pariétal de Bédeilhac et des Églises a été attribué, sur des critères stylistiques, à des phases antérieures au Magdalénien IV.

Aucun de ces arguments ne peut, à mon avis, être retenu : le sable des Églises, sous-jacent au Magdalénien, a été sondé en vain sur 3,50 m de profondeur, et les chances qu'il recouvre un habitat paléolithique antérieur sont donc voisines de zéro. Avant que l'entrée de Bédeilhac ne fut détruite, des fouilles furent menées en divers points de la grotte par plusieurs amateurs (F. Garrigou, l'abbé Cau-Durban, B. Jauze, J. Mandement, E. Octobon, etc.) ; malgré le caractère archaïque de ces travaux, si des mobiliers antérieurs au Magdalénien moyen avaient été découverts, cela se serait certainement su. À Massat, dont les fouilles datent de plus de un siècle, R. Simonnet a eu raison de douter de la présence du Solutréen, représenté peut-être par quelques rares outils, en l'absence d'éclats de taille caractéristiques de cette civilisation. On connaît ici et là nombre d'habitats magdaléniens qui, fouillés selon les exigences modernes, livrent des outils

isolés de ce type, ce qui prouve simplement que les Magdaléniens ramassaient à l'occasion des pièces solutréennes et les transportaient avec eux. Quant à une présence aurignacienne à Massat, envisagée à partir d'une remarque du comte Bégouën sur une côte gravée de stries évoquant un objet comparable trouvé à Gargas (Bahn, 1984*b*, p. 216 ; argument repris p. 223), elle n'est absolument pas attestée, un objet isolé qui n'a rien d'un fossile directeur étant vraiment trop insuffisant pour lui donner une base. Enfin, on sait trop combien la datation de l'art pariétal sur des critères purement stylistiques est aléatoire et subjective pour en tirer parti dans l'établissement d'une chronologie du peuplement, en l'absence de preuves concrètes.

Que ce soit pour des raisons climatiques, comme il est probable, ou par suite de vidanges, ou parce que les modes d'habitat différaient et que les prédécesseurs des Magdaléniens ne recherchaient pas les cavernes profondes, les témoignages de leur passage dans les hautes vallées ou en montagne font encore défaut.

Les incursions en montagne, d'ailleurs, même au Magdalénien, restent des plus rares, et aucun site ne dépasse 1 000 m d'altitude. Comme on l'a dit, de courtes expéditions pour des chasses saisonnières ne sont pas susceptibles de laisser beaucoup de traces, et il est fort possible que cet aspect des activités paléolithiques nous échappe en très grande partie (Sieveking, 1976 ; Bahn, 1984*b*, p. 41-42), faute de prospections systématiques ou tout simplement de documents conservés.

Des haltes de faible durée, lors d'expéditions de chasse, par des groupes humains peu nombreux, donnent lieu à des feux autour desquels avaient lieu les activités habituelles du groupe de chasseurs : dépeçage et cuisson du gibier, taille des silex et des bois, etc. Les vestiges sont peu nombreux (Grazzo de l'Aspiou, dans l'Ariège), et se réduisent aux armes et outils essentiels. La parure et l'art sont peu représentés ou totalement absents, la faune est relativement spécialisée, les silex peuvent avoir des provenances étrangères au milieu, l'habitat n'est pas aménagé. La grotte des Églises, à Ussat (Ariège), récemment publiée (Clottes, 1982-1983 ; Simonnet, 1984), est l'exemple type de ce genre d'habitat.

En revanche, les camps de base, occupés pendant des semaines ou des mois par l'ensemble du groupe, présentent des caractéristiques très différentes, même en grottes profondes : la faune y est beaucoup plus variée, même si une espèce domine, l'outillage lithique et osseux abonde, de même que l'art mobilier et la parure. Enlène, Gourdan, Lortet, La Vache en sont les prototypes.

Les auteurs anglo-saxons ont attiré l'attention sur ce que P. Bahn (1984) appelle les super-sites, tels le Mas-d'Azil et Isturits, c'est-à-dire des

lieux de rassemblements saisonniers, où des groupes magdaléniens pouvaient se réunir une ou deux fois par an, comme le font universellement les chasseurs-collecteurs (Sieveking, 1976, p. 595), afin de resserrer leurs liens, participer à des fêtes et rituels communs, prendre femme dans des groupes extérieurs au leur, échanger des informations et des biens, etc. L'énormité du Mas-d'Azil, en tant que gisement et en tant que grotte, sa facilité de repérage et d'accès, les nombreux objets « exotiques » qui y furent signalés, iraient effectivement dans le sens indiqué. L. Méroc ne disait pas autre chose quand il qualifiait ce site de capitale ou de « métropole » du Magdalénien (1953, p. 45). L'établir avec certitude est plus difficile, en l'absence d'un travail comparable à celui accompli par M. Conkey pour Altamira (1980), autre « *aggregation-site* » probable (Bahn, 1984b, p. 262). Inversement, bon nombre de grands gisements pyrénéens, tels que Lortet, Gourdan, Enlène, La Vache, partagent la plupart des caractéristiques des super-sites, ce qui n'a pas échappé à P. Bahn (1982, p. 263), pour ce qui concerne les mobiliers ou le voisinage de sanctuaires (Enlène), et ils n'en diffèrent que par la taille de la cavité, que l'on voit mal accueillir simultanément plusieurs centaines de personnes.

Autrement dit, si la vieille distinction entre camps de base et stations de chasse se révèle fondée à la lumière des fouilles et recherches modernes, l'existence de lieux de rassemblements privilégiés à certaines époques reste encore du domaine de l'hypothèse, séduisante et plausible, mais qui reste à prouver.

Sur les sites d'habitat, les aménagements et structures n'ont été que rarement signalés, en raison de la majorité de fouilles anciennes, peu axées sur ce genre de recherche. Les foyers connus dans le Magdalénien pyrénéen, non compris La Vache, sont de divers types : simples feux à même le sol (les Églises ; Fontanet, foyer 3 ; Labouiche, foyer 3 ; Enlène) ; effectués dans une concavité naturelle (le Portel, foyer A) ; non creusés, mais cernés de grosses pierres en cercle (Labastide) ou en demi-cercle (Fontanet, foyers 1 et 2) ; en cuvettes de tailles diverses (Isturits, les Scilles, Enlène, Arignac [garni de pierres], à Labouiche, grand foyer circulaire d'1,40 m de diamètre et au Mas-d'Azil [galerie des Silex], foyer de 3 m × 1,80 m × 0,40 m de profondeur, rempli de cendres).

Les bois ont rarement été analysés : noirprun à Rhodes II, genévrier à Enlène et à Dufaure (couche 4), chêne au Mas-d'Azil, argousier aux Églises. L'os a été systématiquement utilisé comme combustible dans certaines grottes (Enlène, les Scilles, Isturits, Labouiche), ce qui n'est pas sans poser le problème des odeurs et des fumées dans ces galeries profondes. Des expérimentations devront être faites pour avoir une idée des conditions qui prévalaient lorsque des feux de ce type étaient en activité, dans

la mesure, bien entendu, où la morphologie des lieux n'a pas trop changé depuis le Pléistocène.

On sait, par d'innombrables exemples ethnologiques ou tout simplement historiques, que le seuil du supportable en matière d'odeurs est des plus variables selon les temps et les lieux. Au Magdalénien, il était tout aussi élastique que pendant les autres périodes de la Préhistoire, à en juger par l'abondance des détritits et le tout petit nombre d'activités d'assainissement : traces de balayage à Rhodes II, avec rejet des déchets sur le talus ; trous-poubelles dans le sable des Églises ; vaste excavation (1 m × 0,35 m de profondeur) dans la Salle du fond d'Enlène (peut-être pour récupérer l'argile nécessaire à la confection de soles de foyers), réutilisée en fosse à détritits, et épandage d'argile sur les déchets préexistants ; dépotoirs de Duruthy dans les zones est et ouest du gisement (Magdalénien moyen), avec surtout des mandibules et des extrémités de pattes.

Le site de Duruthy est d'ailleurs celui où l'on connaît le plus grand nombre d'aménagements : il y fut signalé des trous de poteaux, une murette de 0,30 m de haut avec gros blocs placés de chant et une série d'au moins 6 gradins construits en galets, au Magdalénien supérieur, pour compenser la pente du talus (Arambourou, 1978). À la même époque, des galets furent utilisés comme éléments de pavage, tout comme dans la couche 4, contemporaine, de l'abri voisin de Dufaure, sur le même flanc de falaise. Dans la Salle du fond d'Enlène, les Magdaléniens construisaient systématiquement des pavages au moyen de plaquettes de grès amenées tout spécialement, afin, sans doute, de lutter contre les remontées d'humidité ; plusieurs tonnes de plaquettes furent ainsi apportées tout au fond de la cavité.

OCCUPATIONS SAISONNIÈRES ET DÉPLACEMENTS

Depuis les tout débuts des recherches préhistoriques dans les Pyrénées, les déplacements lointains au cours du Paléolithique supérieur et particulièrement du Magdalénien, attestés par des gravures d'animaux marins ou par des coquillages méditerranéens et atlantiques, ont été remarqués et signalés (Piette, 1907, p. 20-24). Pour ne donner que deux exemples illustres : E. Piette envisageait à la fois des déplacements individuels de personnalités aventureuses, comme il en existe à toutes les époques, et une sorte de répartition des tâches, avec des sédentaires et des chasseurs semi-nomades ; R. de Saint-Périer, cet excellent préhistorien pyrénéen qui fut un précurseur sur bien des points, aborda la question des occupations saisonnières à propos des grottes de Lespugue, à la suite de ses découvertes de bois de mues de mâles adultes et de bois de massacre de femelles ou de

jeunes. Après rappel des mœurs du renne, il en concluait que les Magdaléniens pyrénéens habitaient les grottes de cette région pendant l'hiver et se déplaçaient, en suivant les troupeaux de rennes, pendant l'été, pour ne revenir qu'à la fin de l'automne. Il envisageait des déplacements le long de la chaîne, soit vers l'Atlantique soit vers la Méditerranée (1920).

Au cours des dernières années, le problème a été repris, grâce à des fouilles et des publications modernes, comportant des analyses de faune avec détermination des saisons d'occupation (Duruthy, Enlène), et en raison de l'intérêt porté par divers chercheurs anglo-saxons à la « saisonnalité » dans les Pyrénées.

A. Sieveking, dès 1976, en se basant sur le mode de vie nomade des groupes de chasseurs-collecteurs (p. 596) et sur les ressemblances bien connues de divers objets d'art mobilier que l'on retrouve d'un bout à l'autre des Pyrénées, a étudié les déplacements le long du front pyrénéen et les contacts avec d'autres régions, comme la Dordogne (*art. cit.*, p. 589-595). Elle avance des hypothèses sur l'occupation probable des plaines des basses vallées de la Garonne ou de l'Adour pendant l'hiver, et sur celle des vallées pyrénéennes plus élevées pendant le printemps et l'été (p. 589, 592), en fonction des migrations animales.

Malheureusement, à part l'exemple de Duruthy, ces conjectures ne reposent sur aucun fait concret, et une expérience personnelle récente prouve le danger d'hypothèses basées seulement sur la logique, tant qu'elles ne sont pas corroborées par des analyses précises : jusqu'à la fin de la fouille des Églises, j'ai été persuadé qu'il ne pouvait s'agir que d'un habitat d'été ou de début d'automne, car la grotte est très en amont dans la haute vallée de l'Ariège ; elle est mal exposée et le violent courant d'air qui y règne la rend extrêmement déplaisante et inconfortable en période froide. P. Bahn, en se basant sur les associations animales (bouquetins des deux sexes, qui ne se trouvent ensemble qu'au moment du rut ; lagopèdes qui descendent des sommets avec les premiers froids), en déduisit à l'inverse que l'occupation devait plus probablement être hivernale (1979, p. 41-42). Or, les analyses de vertèbres de poissons ont résolu le problème et démontré que, si une première incursion avait bien eu lieu en été, les Magdaléniens étaient revenus à plusieurs reprises en fin d'automne ou début d'hiver pour profiter d'une niche écologique favorable. Dans ce cas précis, les considérations cynégétiques et halieutiques avaient donc primé sur le souci du confort, et une logique sur une autre... (Delpech et Le Gall, 1983 ; Clottes, 1982-1983).

P. Bahn, dans divers articles et surtout dans sa thèse (1984b), s'est systématiquement attaché au problème de l'occupation saisonnière des sites, d'autant plus important de son point de vue que son hypothèse de base est

celle d'une mobilité saisonnière liée aux relations hommes-animaux (p. 1, 8-9, etc.). En outre, la nature même de la topographie pyrénéenne impose un mode de vie non sédentaire si l'on veut exploiter au mieux des ressources diverses (*op. cit.*, p. 66). L. G. Straus exprimera plus tard le même avis en opposant les biotopes pyrénéens hétérogènes à l'environnement cantabrique beaucoup plus unificateur et générateur de modes de vie différents (1986a).

P. Bahn utilise divers critères, d'inégale valeur, pour conclure que tel site a vraisemblablement été fréquenté à telle saison. Ceux qui se basent sur la faune (bois de chute ; âges des animaux tués) sont admissibles, mais malheureusement peu souvent applicables par manque d'analyses fiables pour trop de fouilles anciennes. Par contre, l'équation « abondance des burins et des grattoirs = occupation d'hiver », parce qu'elle témoigne du travail des bois et des peaux, est tout à fait illusoire : quel est le gisement magdalénien où grattoirs et burins ne constituent pas les éléments dominants de l'outillage, mis à part les lamelles à dos, bien souvent négligées ou sous-représentées dans les vieilles fouilles ? À Massat, par exemple, censé être un site d'été, les bois de renne ont été travaillés sur place et burins et grattoirs sont évidemment nombreux. De même, envisager systématiquement une occupation hivernale pour les grottes peu élevées relève de la vue de l'esprit, avec pour conséquence que la majorité des sites entrent dans cette catégorie et que les gisements d'altitude, même s'ils sont des sites d'été, ce qui reste à prouver, se trouvent en nombre beaucoup trop insuffisant (cf. tableau ci-après). Lortet serait surtout un site de printemps ou d'automne, en raison principalement de son caractère inconfortable l'hiver (1984b, p. 158-160), argument identique à celui que j'avais utilisé pour les Églises, et, on l'a vu, tout aussi peu fiable. Enfin, le même auteur attribue des séjours de printemps ou d'automne aux super-sites (le Mas-d'Azil, Isturits, Enlène), censés constituer des lieux de rassemblements saisonniers pour des activités économiques et sociales (*op. cit.*, p. 260).

Or, tout récemment, B. Gordon (1986) a présenté les résultats d'analyses faites sur des dents de rennes provenant de dix gisements pyrénéens. Il était tentant de corréliser ses résultats avec ceux de P. Bahn afin de vérifier les hypothèses émises. Néanmoins, il convient de souligner que, dans la plupart des cas, l'échantillonnage de B. Gordon est réduit et que ce ne sont pas toutes les dents de rennes, loin de là, qui ont été ainsi analysées, mais, nécessité faisant loi, seulement celles dont il a pu disposer.

Tableau I*Attributions saisonnières formulées par P. Bahn (1984b).*

La mise en tableau, si elle est plus parlante, trahit quelque peu l'auteur en ce sens qu'elle élimine les prudences de langage et les justifications particulières. Elle donne cependant une idée assez juste de ses hypothèses.

Printemps	Été	Automne	Hiver
Lourdes	Massat	Lourdes	Isturits
Aurensan	Grazzo de l'Aspiou	Aurensan	Duruthy
Espélugues		Espélugues	Arudy (?)
Lortet		Lortet	Gourdan
Monfort	Fontanet	Monfort	Harpons
Enlène	Belvis	Enlène	Scilles
Mas-d'Azil	La Vache	Mas-d'Azil	Rideaux
Portel	(salle Garrigou)	Portel	Putois
		La Vache	La Roque
		(salle Garrigou)	Spugo de Ganties
		Belvis	Marsoulas
			Roquecoubère
			La Vache
			(salle Monique)
			Églises

Selon B. Gordon, Isturits et Arudy auraient été fréquentés surtout au printemps et en été ; Lortet du printemps à l'automne inclus ; Gourdan surtout au printemps et en été et un peu au début de l'hiver ; Duruthy à la fin de l'hiver mais surtout au printemps et un peu à l'automne ; Enlène, principalement au printemps et un peu en hiver, tout comme le Mas-d'Azil ; Lourdes, faiblement au printemps mais surtout en été et en automne ; le Portel à la fin de l'hiver et un peu au printemps et pendant l'été ; La Vache surtout au printemps et un peu l'été.

Les corrélations avec P. Bahn sont excellentes dans un seul cas, celui de La Vache. Elles concordent partiellement dans six cas (Duruthy, Lortet, Enlène, le Mas-d'Azil, Lourdes, le Portel), essentiellement parce que les résultats de B. Gordon donnent chaque fois plusieurs saisons d'habitation alors que P. Bahn avait été plus restrictif dans ses hypothèses. Dans trois cas (Isturits, Gourdan, Arudy [?]), elles sont très différentes. Enfin, l'analyse de la faune de la galerie des Silex du Mas-d'Azil a permis à M. Patou (1984,

p. 314) d'estimer que la grotte fut occupée de façon quasi permanente, mais plus intensément en automne-hiver.

Ces comparaisons, toutes relatives qu'elles soient puisqu'elles ne s'appuient pas sur l'analyse de l'intégralité des restes animaux couche par couche mais sur un échantillonnage très partiel, prouvent cependant que la réalité est toujours beaucoup plus complexe que les meilleurs « modèles », et que les problèmes de l'occupation saisonnière des sites sont loin d'être résolus et qu'ils ne pourront l'être (?) qu'après des analyses aussi exhaustives que possible site après site. Ainsi, à Enlène, de récentes analyses (dents de rennes) font dire à B. Lalande que la Salle du fond « a pu être occupée du printemps à la fin de l'été » (1986, p. 129), ce qui ne concorde tout à fait ni avec P. Bahn, ni avec B. Gordon.

Pour le moment, nous pouvons tabler sur des éléments à peu près sûrs dans très peu de cas : Fontanet, à partir d'une analyse pollinique (fin printemps-début été) ; Duruthy (automne-hiver, mais avec le problème des dents attribuées par B. Gordon au printemps) ; Dufaure couche 4 (hiver et peut-être printemps) ; les Églises (fin automne-début hiver) ; Lespugue (hiver) ; le Mas-d'Azil (toute l'année, mais surtout automne-hiver). Quant aux autres sites pyrénéens, nous ne disposons que de présomptions, soit fondées sur des hypothèses soit sur des analyses encore trop partielles pour emporter une adhésion sans réserve¹.

Les déplacements magdaléniens, depuis longtemps attestés, ont récemment fait l'objet d'un travail de synthèse, toujours par P. Bahn (1982). Après avoir rappelé en détail les preuves dont nous pouvons faire état, grâce aux silex, fossiles, coquillages, dents et représentations de mammifères marins, œuvres d'art mobilier, etc., notre collègue les interprète en fonction de modèles socio-économiques (dispersion et rassemblements saisonniers de groupes humains mobiles). Il insiste beaucoup sur les super-sites déjà mentionnés et sur leur rôle régulateur dans la vie de ces chasseurs-collecteurs pyrénéens (p. 262-265) ; les objets de provenance plus ou moins lointaine y sont particulièrement nombreux. Cette hypothèse a le grand mérite de resituer le problème des déplacements et de la circulation d'objets « exotiques » dans une perspective globale, logique et cohérente.

1. Dans un article récent, L. G. Straus révèle que l'occupation de l'abri Dufaure (couche 4 [Magdalénien final]) aurait eu lieu à la saison froide d'après le sectionnement de dents de rennes, de cerf et d'un bovin, et qu'un poisson aurait été pêché au printemps (1984a, p. 64). Par ailleurs, il postule des occupations d'hiver pour les habitats riches en bouquetins de Bédeilhac et de La Vache, et peut-être de Rhodes II et de Fontanet (ce qui, pour Fontanet du moins, contredit les données des pollens), en se basant sur le résultat des Églises et les observations de P. Bahn, tandis que les habitats des deux premières grottes citées (Bédeilhac et La Vache), qui ont livré beaucoup de rennes, pourraient avoir été occupés en été (1987b, p. 176).

Mais, comme toujours, on pressent une réalité plus complexe au travers de certaines constatations : si Enlène, par l'abondance de son art mobilier, sa relation avec Les Trois-Frères, le Tuc-d'Audoubert, etc. est un super-site à part entière (*op. cit.*, p. 262-263), comment se fait-il que les points communs avec le Magdalénien moyen du Mas-d'Azil soient tels qu'ils aillent bien au-delà de convergences dues à un fonds de civilisation partagé, et que l'on puisse parler de quasi-identité : par exemple, présence dans la parure de dents de squales fossiles, de perles à bélière en lignite, de rondelles en os à perforations latérales nombreuses, d'« affûtoirs » multiforés, de sculptures en bois de renne avec cabochons pour les yeux et de bien d'autres vestiges communs aux deux gisements ? Si ces deux grottes, distantes d'à peine 13 km à vol d'oiseau, avaient un même rôle à la même époque, on devrait s'attendre à ce que chacune abrite des groupes différents, et donc présente une certaine spécificité et se distingue plus ou moins nettement de l'autre. D'autre part, si Enlène n'était qu'un site d'habitat prolongé, un camp de base dans l'orbite du Mas-d'Azil pour les rassemblements saisonniers, ce qui expliquerait les ressemblances, pourquoi y aurait-il des affinités aussi troublantes avec le second super-site pyrénéen qu'est Isturits ? On peut citer à ce propos, sans aucune exhaustivité, une sculpture de bison en grès, très voisine de certaines sculptures d'Isturits par la technique et le support, et, comme elles, volontairement brisée (Bégouën, Clottes, Giraud, Rouzau, 1987), des grès perforés (Bégouën, 1921 a, p. 300), l'identité des contours découpés, du mobilier osseux et de la parure, etc.

Cette unité du Magdalénien pyrénéen, souvent remarquée, implique donc non seulement des rassemblements saisonniers possibles, voire probables, autour d'un grand site pour des groupes plus ou moins voisins, mais également des échanges d'une extrémité à l'autre de la chaîne, selon des modalités qui nous échappent encore, par manque là aussi d'analyses suffisantes. Il est certain qu'il y a dans ce domaine des voies de recherches fructueuses, dans la mesure où l'on pourra établir avec certitude les occupations saisonnières d'un maximum de sites, et, parallèlement, l'originalité ou au contraire les points de contacts indiscutables entre des sites éloignés, par exemple par la dispersion des diverses variétés de silex (cf. travaux de R. Simonnet), l'étude approfondie des motifs d'art mobilier, ou toute autre méthode qui permette de distinguer, avec un fort degré de probabilité, ce qui ressort de la convergence au sein d'une même civilisation de ce qui traduit une influence directe.

LES ACTIVITÉS DE SUBSISTANCE DANS LE MAGDALÉNIEN PYRÉNÉEN

Trois remarques liminaires s'imposent :

- ce thème fondamental couvre la majorité des activités humaines et ne peut donc être séparé qu'artificiellement des thèmes précédemment abordés, en particulier de celui des occupations saisonnières ;

- il n'est pas possible de le traiter de façon exhaustive ni même en profondeur sur une aussi vaste région ; en conséquence, je me contenterai d'évoquer succinctement quelques points précis : l'exploitation des ressources animales ; le problème controversé du contrôle ou de la domestication des animaux ; les ressources végétales et la cueillette ;

- pour ce faire, je m'appuierai essentiellement, fût-ce pour exprimer des divergences d'opinion, sur le travail de P. Bahn (1984*b*), qui restera longtemps la référence indispensable à toute recherche dans ce domaine.

Pendant tout le Paléolithique supérieur, et même avant, les ressources animales de base ont toujours été la trilogie *bos*-cheval-renne, les proportions des espèces variant selon les sites beaucoup plus que suivant les époques, comme on peut le constater dans les tableaux ci-après.

On constate tout d'abord que si le renne est presque toujours présent dans la faune, encore qu'il y ait des exceptions (les Églises), il est loin de dominer systématiquement dans les restes culinaires, contrairement à une opinion répandue (Sieveking, 1976, p. 586 ; Straus, 1983*a*, p. 197), puisqu'il n'arrive en position dominante que dans un peu moins de un ensemble sur trois, à égalité avec le cheval. Il est davantage prisé dans le Magdalénien supérieur que dans le Magdalénien moyen, où le cheval domine largement, suivi de près par les grands bovinés, ces deux espèces étant beaucoup moins bien représentées par la suite.

La prise en compte des poids de viande utile renforce cette remarque, comme plusieurs auteurs l'ont souligné. L. G. Freeman estime que le *bos* livre 400 kg de viande utilisable, le renne 55, le bouquetin 50, le cheval 180, le cerf 100, le lagopède 0,250. Autrement dit, dans la pratique, un bison équivalait en valeur nutritive à 7-8 rennes, à 2 chevaux ou à 8 bouquetins. P. Bahn applique ces notions au nombre minimal d'individus (NMI) décomptés sur chaque site et fournit en conséquence deux types de tableaux, où l'ordre des espèces dominantes s'inverse parfois, au profit du *bos* ou du cheval.

Dans un cours à l'université du Pays basque à Saint-Sébastien (1983), J. Altuna a cependant mis en garde contre un attachement trop strict à la fiabilité du NMI et à sa transformation en poids de viande, car il n'est pas toujours possible de dire si les hommes ont systématiquement ramené des

animaux entiers, comme ce fut le cas aux Églises (Delpech et Le Gall, 1983, p. 96) et à Enlène (Lalande, 1986) ou s'ils se sont contentés d'apporter certains morceaux. Ainsi, R. de Saint-Périer dit que dans la salle Saint-Martin d'Isturits, pendant le Magdalénien moyen, « ils n'apportaient dans la grotte que des parties dépecées, dont on retrouve les restes sous forme de côtes, d'os des membres et de crânes souvent entiers ; mais l'absence presque totale de vertèbres montre qu'ils devaient abandonner le rachis sur le terrain de chasse » (1930, p. 117). Or, les informations de ce genre n'existent que très rarement. Il est bien évident qu'un bison entier ou qu'un cuissot ramenés sur le site comptent dans chaque cas pour un seul individu, mais avec un résultat bien différent en termes culinaires... Une fois encore, nous voilà confrontés au problème des fouilles anciennes et du manque d'informations détaillées, seules susceptibles d'apporter les correctifs et nuances indispensables.

Trois autres faits ressortent du tableau des faunes dominantes, sans qu'il soit besoin de trop y insister, car ils ont déjà été signalés maintes fois :

1) Le cerf supplante les autres espèces seulement au Magdalénien supérieur, et surtout dans sa phase terminale, comme cela fut observé dès le siècle dernier par E. Piette à Gourdan, Lortet, le Mas-d'Azil. Ce changement traduit une modification du climat et des faunes, sans doute au début de l'Allerød, tandis que, à la même époque, le renne subsiste curieusement dans la région de Sorde-l'Abbaye (abris de Duruthy et de Dufaure). Dans le tableau n'a pas été porté le gisement d'Aurensan, où le cerf domine également, car cet habitat fut d'abord attribué au Magdalénien supérieur au vu de son industrie, avant qu'une date radiocarbone indique la présence probable, d'ailleurs soupçonnée, de Magdalénien moyen : il est donc vraisemblable qu'il y ait eu les deux stades magdaléniens et que la faune analysée résulte d'un mélange, car les vestiges proviennent de la couche moyenne, épaisse de 60 cm, qui comprenait une série de petits niveaux noirs séparés les uns des autres par des lits limoneux, et « nous ignorons [...] s'il existait une différenciation archéologique ou paléontologique » parmi ces assises (Delporte, 1974, p. 10 ; Clot et Omnès, 1980, p. 328).

2) L'intérêt des Magdaléniens pour les ressources mineures que sont les oiseaux et les poissons s'accroît considérablement à la fin de la période, puisque, pour un nombre d'habitats du Magdalénien moyen et supérieur à peu près équivalent, on passe de 5 à 15 pour les oiseaux et de 2 à 10 pour les poissons. A. Sieveking (1976, p. 586-587) a beaucoup insisté sur l'intérêt des Magdaléniens pour le saumon, d'après les représentations mobilières de ce poisson, ainsi que d'après les trouvailles effectuées lors de fouilles modernes. Elle pense que les restes de poissons, plus fragiles, ont pu être négligés dans le passé, et que les saumons ont dû

Tableau II

Ce tableau des principales faunes signalées est donné à titre indicatif, pour mieux visualiser les bases de l'économie magdalénienne, mais il est évidemment bien loin d'être complet (pour de plus amples détails, cf. Bahn 1984b et les nombreux tableaux détaillés que cet auteur donne en annexe). L'animal dominant par le nombre d'individus est cité en premier et est souligné. Les habitats dont les faunes ne sont pas attribuées à une phase précise du Magdalénien (par exemple, Aurensan ou Massat) ne sont pas portés. Les sites sont mentionnés d'ouest en est.

Gisements	Faunes
MAGDALÉNIEN SUPÉRIEUR	
Isturits	<i>Renne, bos, cheval, cerf</i> (à la fin de la période), oiseaux, poissons
Arudy	<i>Cheval</i>
Lortet	<i>Cerf, cheval, bos, bouquetin, isard, oiseaux, poissons</i>
Gourdan	<i>Renne, puis cerf, oiseaux, poissons</i>
Gouërris B	<i>Cerf, bos, renne, cheval, oiseaux</i>
Harpons A	<i>Cheval, oiseaux</i>
Spugo de Ganties	<i>Bos, renne, cerf, isard, cheval, saïga, oiseaux</i>
La Roque	<i>Renne, cheval, bouquetin, isard</i>
La Roque, abri 2	<i>Cerf, renne, bos, cheval, oiseaux</i>
Tourasse	<i>Renne, cerf, bos, cheval, oiseaux</i>
Montardit	<i>Renne, bos, cerf, oiseaux</i>
Montfort	<i>Renne, cerf, bouquetin, lièvre, oiseaux, poissons</i>
Mas-d'Azil	<i>Renne, puis cerf, oiseaux, poissons</i>
L'Eil	<i>Bouquetin, isard, cerf, sanglier, renne, léporidés, truite</i>
MAGDALÉNIEN MOYEN	
Isturits	<i>Cheval, bos, renne, saïga, oiseaux, poissons</i>
Espèche	<i>Renne, cerf, bos, cheval, isard, bouquetin</i>
Lortet	<i>Cheval, renne</i>
Gourdan	<i>Cheval, bos, renne, bouquetin, isard, cerf, saïga</i>
Scilles B	<i>Renne, cheval, isard, saïga</i>
Gouërris C	<i>Renne, bos, cheval, saïga, oiseaux</i>
Harpons B	<i>Cheval, oiseaux</i>
Bœufs	<i>Cheval, renne, bos, cerf, isard</i>
Marsoulas	<i>Renne, cheval, cerf</i>
Tuc-d'Audoubert	<i>Cheval, bos, renne, cerf</i>
Mas-d'Azil	<i>Bos, puis cheval, oiseaux</i> <i>Renne, cerf, cheval, bos, oiseaux</i>
Lourdes (Ariège)	<i>Bos, cheval, capridés, suidé</i>

constituer une partie importante du menu pendant le Paléolithique supérieur (p. 586). À l'inverse, P. Bahn fait remarquer, à juste titre, que même les premiers fouilleurs, comme E. Piette, ont ramassé et signalé les os de poissons (1984*b*, p. 43), et il estime que les poissons représentaient une ressource mineure et complémentaire. Leur nombre sur les sites exhaustivement fouillés n'est effectivement pas tel que l'on puisse en déduire que la pêche constituait autre chose qu'une activité d'appoint, et il est très hypothétique de mettre en relation le choix des habitats et l'abondance des saumons dans les rivières pyrénéennes, comme le fait A. Sieveking (1976, p. 587). Cependant, P. Bahn va trop loin quand il écrit que « de nombreuses vertèbres de saumons sur des sites magdaléniens en grottes ont pu être apportées en tant qu'objets de parure » (*op. cit.*), même si cette utilisation des vertèbres a été occasionnellement attestée (Péquart, 1960, p. 59), car, lors des fouilles modernes, il arrive assez fréquemment que l'on mette au jour des séries vertébrales encore en connexion, ce qui prouve bien que les poissons étaient consommés (les Églises ; cf. aussi le saumon de Fontanet).

3) À la fin du Magdalénien, le bouquetin domine dans plusieurs grottes de l'Ariège et de l'Aude dans de telles proportions que l'on peut parler de chasse spécialisée. Il en est de même dans les monts Cantabriques, à Ermitia, Rascaño, Ekain couche VI, Collubil, etc., comme L. G. Straus l'a souligné (1983*b*, p. 210), en raison d'un environnement rocheux comparable, favorisant le développement des bouquetins. Toutefois, auparavant, ils n'avaient pas été chassés de façon aussi intensive².

Cette modification des habitudes alimentaires à la fin du Magdalénien traduit certainement des phénomènes complexes et multiples : l'adaptation à des conditions changeantes, et peut-être une augmentation démographique, qui se manifesterait par l'accroissement du nombre des gisements, encore que, comme l'a fait remarquer P. Bahn (1984*b*, p. 335), certains sites en bas de pente ou dans des vallées profondes ne pouvaient être accessibles et donc habités qu'au Magdalénien supérieur, ce qui accroît les chances de ce dernier d'être mieux représenté.

Pour tirer parti au mieux de leur environnement, diverses stratégies sont envisageables et ont été postulées. Les Magdaléniens pouvaient s'attacher à une espèce (« l'âge du renne »), suivre un troupeau dans ses migrations et vivre en quasi-symbiose avec lui. Les 3 000 rennes des fouilles Piette à Gourdan ont puissamment contribué à accréditer ce modèle, toujours populaire (Bahn, 1977 ; Gordon, 1986).

2. Sur la chasse au bouquetin pendant le Paléolithique supérieur, cf. Straus, 1987*b*.

Tableau III

Les espèces dominantes par le nombre d'individus, et la présence d'oiseaux et de poissons dans les sites du Magdalénien moyen et supérieur des Pyrénées françaises.

Espèces dominantes	Magdalénien moyen	Total	Magdalénien supérieur	Total
Renne	Espèche, Scilles B, Gouërris C, Enlène (ESM), Mas-d'Azil (galerie des Silex)	5	Isturits, Duruthy c. 3, Dufaure c. 4, Gourdan, La Roche, Tourasse, Mas-d'Azil	7
Cheval	Isturits, Duruthy c. 5, Lortet, Labastide, Bœufs, Harpons B, Tuc-d'Audoubert, Mas-d'Azil, Fontanet	9	Arudy, Harpons A	2
Bos	Duruthy c. 4 et c. 5, Enlène (ESF), Mas-d'Azil, Fontanet	5	Spugo de Ganties	1
Cerf		0	Isturits, Lortet, Gourdan, La Roque 2, Gouërris B, Mas-d'Azil	6
Bouquetin		0	Églises, La Vache, Belvis	3
Présence d'oiseaux	Isturits, Gouërris C, Harpons B, Mas-d'Azil, Espèche	5	Isturits, Duruthy c. 3, Dufaure c. 4, Lortet, Gourdan, Gouërris La Roque 2, Montardit, Montfort, Mas-d'Azil, Rhodes II, Églises, La Vache, Belvis, L'Œil	15
Présence de poissons	Isturits, Fontanet	2	Isturits, Dufaure c. 4, Duruthy c. 3, Lortet, Gourdan, Montfort, Mas-d'Azil, Églises, La Vache, Belvis	10

Ils pouvaient aussi exploiter un écosystème tout au long de l'année dans un rayon de quelques heures de marche autour du camp de base, puis le quitter au bout d'un certain nombre d'années quand ses ressources étaient en voie d'épuisement. Une variante de ce modèle consiste à envisager un camp de base principal et un ou des camps secondaires d'été, afin de suivre les troupeaux en altitude ; Duruthy en est le prototype pyrénéen, R. Arambourou envisageant à la fois déplacements estivaux et abandon périodique du site, du moins pendant le Magdalénien moyen : « Le groupe qui fréquente Duruthy y revient régulièrement, au terme d'une période généralement assez longue, comme s'il estimait nécessaire, après chaque séjour, de laisser se reconstituer les ressources locales en allant exploiter, les uns après les autres et de la même manière, les autres sites du territoire sur lequel il vit » (1978, p. 49).

Enfin, les Magdaléniens allaient à l'occasion exploiter momentanément des niches écologiques particulières au cours d'expéditions relativement brèves, probablement à partir de camps de base situés plus ou moins loin. Les Églises est l'exemple caractéristique de ce genre d'activité. Même dans le cas de ces chasses très spécialisées, ils attrapaient tout ce qui leur tombait sous la main : aux Églises, le bouquetin domine de très loin, mais il existe quelques vestiges de cerf, d'isard, de lièvre, de grand corbeau, et le lagopède, la truite et le saumon sont très bien représentés.

Ces diverses stratégies ne sont d'ailleurs pas exclusives les unes des autres, surtout dans l'environnement pyrénéen, complexe et diversifié.

Après une éclipse de plus d'un demi-siècle, la vieille controverse sur la domestication d'espèces animales dès le Paléolithique a été ressuscitée, d'abord par un article du D^r L. Pales et de M. Tassin de Saint-Péreuse en 1966 à propos d'une représentation de cheval de La Marche, puis, à partir de 1976, par P. Bahn dans divers articles et dans sa thèse sur les Pyrénées (1976 ; 1978 ; 1980 ; 1984a et b).

Que le chien ait existé dans le Magdalénien pyrénéen n'est pas *a priori* une impossibilité. Néanmoins, dans les Pyrénées, P. Bahn considère sa présence comme acquise, en se basant sur de très vieilles fouilles – E. Lartet, E. Piette, F. Regnault, F. Garrigou, respectivement à Massat (Bahn, 1984b, p. 242), à Gourdan (p. 155), à Enlène (p. 245), à Lourdes (p. 165) –, ou sur des fouilles plus récentes, mais peu sûres (J. Cazedessus à La Roque de Montespan [*op. cit.*, p. 235]), ou encore sur une observation de E. Passermard, qui, à Isturits, aurait trouvé un canidé qui n'est pas un *cuon* et serait plus petit que le loup (*op. cit.*, p. 101). Il se réfère d'autre part à un article de G. Garrigou de 1865 pour affirmer que le chien est bien connu (« *a commonplace* ») dans les Pyrénées au Magdalénien et à l'Azilien (p. 227), et, en faveur de la même thèse, il cite les représentations d'Alpera et l'opinion

de l'abbé Breuil sur l'âge magdalénien des peintures du Levant (p. 273). Aucun de ces arguments n'emporte l'adhésion : actuellement, nous n'avons pas la moindre **preuve** que le chien ait coexisté avec les Magdaléniens dans notre région.

Notre collègue est beaucoup plus convaincant lorsqu'il envisage, au cours du Pléistocène supérieur, des relations hommes-animaux plus complexes que la conception traditionnelle chasseurs-proies. Pour ce faire, outre des comparaisons ethnologiques, il se fonde sur trois observations principales :

- une usure particulière des dents chez certains chevaux, causée par le « tiquage » : cette usure, que l'on ne trouverait jamais chez les chevaux sauvages, serait propre aux animaux entravés ou captifs, qui s'ennuient et se font les dents sur du bois ;

- des représentations graphiques de têtes de chevaux avec chevêtres ou licols possibles dans l'art mobilier ou pariétal (le Mas-d'Azil, Espèche, Saint-Michel-d'Arudy, Espalungue, Oxocelhaya) ;

- la trouvaille d'ossements d'animaux présentant des lésions guéries, ce qui pourrait montrer qu'ils ont été assistés par l'homme, étant donné la difficulté pour un animal gravement blessé de survivre au-delà d'un très bref laps de temps (mâchoire brisée du renne dans le grand éboulis des Trois-Frères, métacarpien brisé de renne à Isturits).

Ces indices le conduisent à envisager plusieurs formes de contrôle des animaux, depuis une véritable domestication, avec des chevaux ou des rennes montés, voire tirant des charges, ou encore l'utilisation d'animaux plus ou moins domestiques servant d'appeaux, jusqu'à une manipulation assez souple des troupeaux que l'homme pouvait orienter vers des vallées fermées pour mieux les exploiter, ou les suivre dans leurs pérégrinations (Bahn, 1984a et b ; cf. aussi Haddingham, 1980, p. 106-126).

Certains des arguments avancés ont suscité le scepticisme, et pas seulement du temps de Mortillet, de E. Cartailhac et de H. Breuil. Ainsi, tout récemment, E. Schmid (1984, p. 159-160) a exposé que les particularités anatomiques du crâne du cheval déterminent à la fois le modelé naturel de la tête et la position des moyens de contrôle de l'animal lorsque ceux-ci furent inventés, d'où la difficulté d'interpréter certaines représentations magdaléniennes comme preuves de sa domestication. D'autres exemples, cependant, sont plus troublants et vont dans le sens d'attaches véritables (Oxocelhaya). M. A. Littauer, spécialiste du cheval, a exprimé des doutes sur l'explication de l'usure des dents, qui serait propre au tiquage (1980, p. 140), rappelant que les chevaux peuvent aussi user leurs incisives sur du bois et des écorces dans la nature, que, d'autre part, il n'est pas évident que des chevaux captifs, au Paléolithique, aient disposé de mangeoires ou de

bois sur lesquels se faire les dents, et que, même si c'était le cas, il pourrait s'agir de chevaux provisoirement conservés comme appeaux et non d'animaux domestiques. P. Bahn a répondu en détail et de façon argumentée à ces objections (1980 ; 1984a), tout en admettant que l'on sait peu de choses sur les chevaux vraiment sauvages (1980, p. 213 ; 1984a, p. 32).

En revanche, que les hommes du Paléolithique aient à l'occasion apprivoisé et gardé près d'eux de jeunes animaux, dans quelque but que ce soit, n'aurait rien que de très normal pour des gens vivant continuellement au contact de la nature : sans aller chercher bien loin, les chasseurs contemporains, dans les Pyrénées, élèvent parfois de jeunes renards ou blaireaux qu'ils ont recueillis, ce qui ne signifie évidemment pas que ces animaux doivent être considérés comme actuellement domestiques.

De même, un certain contrôle des troupeaux est tout à fait envisageable, ne serait-ce que pour assurer des chasses fructueuses. D'innombrables expériences ont dû être tentées dans ce domaine au cours de la dernière glaciation, et P. Bahn a pleinement raison de réagir contre la naïveté qu'il y avait à considérer l'homme du Paléolithique supérieur comme un chasseur borné, simple traqueur et tueur d'animaux.

La complexité probable des relations entre les Magdaléniens et la faune de leur époque, dont les exemples cités témoignent peut-être, ne signifie cependant pas qu'ils pratiquaient systématiquement la domestication, ou, si l'on veut éviter ce terme trop chargé de sens, un contrôle régulier, étroit et rigoureux, de certaines espèces, destiné à en assurer une stricte économie. Si c'était le cas, d'une part les preuves seraient sans doute beaucoup plus nombreuses et moins ambiguës dans l'art mobilier et pariétal, les mobiliers et les faunes, et d'autre part on ne constaterait pas que les Magdaléniens abattaient sans discrimination mâles et femelles, même gravides. B. Lalande (1986, p. 127) s'est déclaré « particulièrement frappé par la quantité d'ossements de fœtus rencontrés » dans la Salle du fond d'Enlène, certains pouvant être rapportés au bison, d'autres au renne. Des constatations du même ordre furent faites pour les chevaux d'Isturits (Saint-Périer, 1930, p. 21 ; 1936, p. 13), grotte où de jeunes animaux et même des nouveau-nés furent signalés, ce que P. Bahn rapporte d'ailleurs, non sans étonnement (1984b, p. 98), car les groupes qui pratiquent une semi-domestication se gardent évidemment de tuer les jeunes³. Aux

3. Lors de la présentation de cette communication au congrès de Mayence (1987), P. Cattelain a fait observer que l'abattage des femelles gravides pouvait résulter de l'utilisation de pièges. Cette hypothèse, très plausible, ne change rien à la constatation ci-dessus mentionnée et aux déductions que l'on peut en tirer sur l'attitude des chasseurs magdaléniens à l'égard du gibier, car ils ne pouvaient ignorer les résultats sur les troupeaux d'une utilisation des pièges.

Églises, mâles et femelles sont à peu près également représentés, et l'on dénombre également des jeunes de la première et deuxième année (Delpech et Le Gall, 1983, p. 109). Dans les Pyrénées, très peu d'analyses de faunes magdaléniennes provenant de récoltes exhaustives, seules susceptibles de fournir des bases d'étude acceptables puisque les os des très jeunes animaux sont plus fragiles et moins repérables que ceux des adultes, comportent la détermination des âges, de sorte que ces « anomalies » risquent de se multiplier avec les progrès de nos connaissances.

L'apport des ressources végétales au menu magdalénien est, comme le précédent, un sujet délicat, où la plausibilité et le comparatisme ethnologique suppléent largement au manque de documentation archéologique. A. Sieveking (1976, p. 586) a rappelé que, dans la plupart des sociétés de ce type, la collecte est non seulement pratiquée, mais « rapporte » beaucoup plus que la chasse, avec moins de risques et d'effort.

R. Arambourou a signalé, dans la couche 3 de Duruthy (Magdalénien VI), 2 molettes et 1 fragment de meule sur galet, ainsi que de nombreuses lamelles à dos avec des traces de colle sur le dos et surtout un lustré sur le bord tranchant, qui auraient pu servir à scier des tiges de graminées pour récolter des graines sauvages avant de les broyer (1978, p. 40, 138). C'est là l'indice le plus probant dont nous disposions pour les Pyrénées. Dans les probabilités, on pourrait également citer les nombreux charbons d'argousier du Magdalénien supérieur des Églises, car cet épineux n'est pas très intéressant comme combustible, mais par contre porte de nombreuses baies qui expliqueraient mieux sa présence sur le site (Bazile-Robert, 1983, p. 88-89).

P. Bahn (1984b) a recensé systématiquement toutes les observations concernant l'utilisation des ressources végétales dans le Paléolithique pyrénéen : possibles représentations de plantes dans l'art pariétal (Niaux) ou mobilier (La Vache), ce qui, même si c'était le cas, ne signifierait absolument rien sur le plan de l'économie magdalénienne ; meules découvertes dans des couches magdaléniennes par F. Regnault à La Vache et par E. Piette au Mas-d'Azil ; noyaux de fruits perforés de Massat, d'Enlène, du Mas-d'Azil, de Gouërris ; restes carbonisés de fraises et de framboises d'Aurensan ; blé de Gouërris, d'Enlène, du Mas-d'Azil ; dents humaines dont l'usure indiquerait un régime pas exclusivement carné ; etc. (cf. aussi Tyldesley et Bahn, 1983 ; Bahn, 1985). Notre collègue s'attache à défendre la validité de ces découvertes (par exemple p. 52), fort anciennes, et qui donnèrent parfois lieu à controverses.

Les observations de R. Arambourou, citées ci-dessus, peuvent apporter une certaine caution à la découverte de meules, encore qu'il soit risqué de tabler sur la localisation précise de tel ou tel objet pour des fouilles datant

de plus de un siècle. L'usure des dents humaines serait beaucoup plus convaincante.

En revanche, on ne saurait être trop prudent en ce qui concerne les découvertes anciennes de restes végétaux et singulièrement de blé ou de noyaux de fruits, perforés ou non. P. Bahn, pour écarter l'objection que les graines signalées à Enlène avaient été amenées par des rongeurs, écrit que L. Bégouën, qui fouilla une partie de cette grotte dans l'entre-deux-guerres, ne mentionna jamais de perturbations des couches ou la présence de terriers, et que l'occupation magdalénienne est située si loin dans la grotte qu'il est peu probable que les rongeurs soient venus jusque-là, sauf si une seconde entrée inconnue existait alors (1984b, p. 245). Or, nos fouilles récentes ont prouvé, sans l'ombre d'un doute, que des terriers ont existé à toutes les époques, dès le Magdalénien, et que les couches furent souvent perturbées. Nous avons d'ailleurs récolté des dizaines de milliers d'os de rongeurs par tamisage à l'eau. De plus, bien qu'aucune entrée décelable n'existe actuellement dans le fond de la grotte, nous avons eu la preuve, à plusieurs reprises, que des animaux s'y aventuraient toujours, alors même que nous n'y laissons aucun déchet susceptible de les y attirer.

Cet exemple est d'autant plus significatif que L. Bégouën était tout à fait dans la bonne moyenne des préhistoriens de son temps, et que son père, avec lequel il collaborait, comptait parmi les maîtres les plus éminents de l'époque. C'est dire que des découvertes anciennes de ce type doivent être toujours tenues en suspicion tant qu'elles ne sont pas confirmées par des études modernes appuyées sur des techniques de fouilles plus élaborées. Les mérites de nos prédécesseurs ne sont pas en cause, et ce n'est pas les critiquer ni jeter sur eux un opprobre quelconque que de s'armer à leur endroit d'une grande prudence dans des domaines pour lesquels ils n'étaient méthodologiquement pas équipés pour procéder à des observations irréprochables.

LES ACTIVITÉS CULTURELLES DANS LE MAGDALÉNIEN PYRÉNÉEN

Les pratiques funéraires magdaléniennes sont quasiment inconnues dans les Pyrénées, puisqu'une seule sépulture a été signalée, malheureusement aux tout débuts de la Préhistoire, à Duruthy (Lartet et Chaplain-Duparc, 1874), dans une couche que R. Arambourou a corrélée avec son Magdalénien V (1978, p. 45). Un crâne humain et quelques os dispersés, surtout des phalanges et un fragment de fémur, mais sans côtes ni vertèbres, furent découverts écrasés sous des blocs calcaires, en association avec un extraordinaire ensemble d'une quarantaine de dents d'ours et de

lion perforées, dont la moitié environ étaient gravées. Le même site a récemment livré un crâne de femme âgée d'environ 50 ans, avec sa mandibule et quelques os du squelette, dans le Magdalénien VI (*op. cit.*, p. 28).

Les autres vestiges humains ne furent pas mis au jour dans des contextes sépulcraux, même si une valeur rituelle indéniable doit être attachée à certains, comme le crâne de jeune femme du Mas-d'Azil et ses disques vertébraux logés dans les orbites, trouvé avec une corne de bison non loin de l'entrée de la galerie ornée dite « galerie Breuil ». Si l'on excepte 1 gros fragment de mâchoire humaine perforé et utilisé comme pendentif (Bégouën, Bégouën, Vallois, 1936) et 1 collier de dents humaines perforées (Malvesin-Fabre, Nougier, Robert, 1953, p. 28-29) découvert à Bédeilhac, la majeure partie des restes humains signalés sont des dents, trouvées dans de nombreuses grottes et abris (le Mas-d'Azil, Bédeilhac, Isturits, Enlène, Massat, Montconfort, etc.) ou des os isolés : vertèbres du Mas-d'Azil (Péquart, 1960, p. 60-63) ; fragments de crânes avec stries et mandibule d'enfant à Isturits (Saint-Périer, 1936, p. 12-13) ; mandibules de Lortet (Boivin, Clot, Heim, 1986) ; autres mandibules à Aurensan et Gourdan, ainsi que des débris de crâne, des vertèbres, des humérus, 1 phalange, dans ce dernier gisement ; 1 fragment de crâne aux Espéluques ; etc. (Vallois et Movius, 1952). Tout cela est fort peu et un double problème reste depuis longtemps posé : celui des sépultures magdaléniennes que l'on ne trouve pas et celui de la présence privilégiée de vestiges céphaliques sur les habitats.

Cultes et rites, pour le Paléolithique supérieur, sont généralement associés avec l'art, surtout pariétal. Avant d'aborder ce sujet, il faut évoquer la possibilité de « sanctuaires » qui ne seraient pas ornés, car cette hypothèse a été avancée à plusieurs reprises, et les récentes découvertes d'El Juyo en Espagne cantabrique la rendent théoriquement plus plausible.

La notion de « sanctuaire » est assez vague. Elle se réfère à un lieu choisi pour y effectuer certaines activités religieuses ou magiques. Les pratiquants peuvent considérer que le lieu possède une valeur en soi, qui lui est propre, ou, au contraire, que seules comptent les activités qui s'y déroulent. Il peut être utilisé une seule fois ou de façon répétitive, être exclusivement consacré à des rites ou être intimement lié à l'habitat.

À quatre reprises, cette interprétation a été proposée pour des sites magdaléniens des Pyrénées. Dans la galerie des Silex du Mas-d'Azil, M. et S.-J. Péquart ont constaté qu'une moitié du couloir était occupée par l'habitat et ses innombrables rejets habituels, alors que dans l'autre moitié la couche disparaissait et qu'il ne s'y trouvait qu'un énorme feu dans une fosse creusée, remplie de cendres, à proximité d'un diverticule orné de quelques gravures. Ils en ont déduit une partition entre une zone d'habi-

tat et un lieu sacré, et supposé que d'étroites relations existaient néanmoins entre ces deux aires (1963, p. 75-89).

L. Méroc (1959, p. 35) a vu une « grotte-temple » dans la galerie magdalénienne de Labouiche, près de Foix, se fondant sur sa pauvreté archéologique, qui empêcherait « d'y voir un habitat même occasionnel » (*art. cit.*), et sur la présence d'une gravure de lion sur plaquette et d'un modelage de bison en argile. Son approche est donc fondamentalement la même que celle des Péquart.

Par contre, G. Simonnet (1980) et R. Arambourou (1978) ont envisagé l'hypothèse de structures rituelles intégrées à l'habitat, faute de pouvoir leur trouver une utilité pratique. Le premier, sur un site de surface, à Auribail (Haute-Garonne), où il fouilla avec beaucoup de soin un ensemble comprenant 2 lits superposés de galets brûlés, entre lesquels une mince couche de terre renfermait des débris d'os, des fragments de terre cuite et de silex (Simonnet, 1980, p. 138-139). Le second, dans le Magdalénien moyen de Duruthy, après la mise au jour de 3 figurations de cheval : « La présence de ces trois sculptures dans un espace restreint, la représentation du même animal, le contexte entourant la statuette auprès de laquelle se trouvaient aussi les restes de 2 crânes de chevaux, tout fait penser à une sorte de sanctuaire rassemblant des objets dont le caractère non utilitaire est aussi évident que leur valeur de symbole. On peut d'ailleurs se demander si le cheval n'est pas la divinité éponyme du groupe qui vit alors à Duruthy » (Arambourou, 1978, p. 50).

Tout cela, pris individuellement, est très hypothétique, mais El Juyo semble prouver archéologiquement que les sanctuaires non ornés pouvaient exister, et d'autre part nous savons par d'innombrables exemples ethnologiques que les sociétés dites primitives ne pratiquent pas une dichotomie entre le monde réel et le religieux ou le surnaturel, mais que pour elles tout est lié, avec pour conséquence une intégration constante des rites dans les actes de la vie quotidienne. Il est vrai aussi qu'il n'est pas sans danger d'interpréter comme rituel tout ce qui échappe à une explication pratique immédiatement intelligible à **nos yeux**.

Néanmoins, les « menues pratiques magiques », comme les qualifiait l'abbé Breuil à propos de l'art sur plaquettes (Bégouën et Breuil, 1958, p. 105), ont laissé quelques traces sur les habitats comme dans les grottes ornées. Des plaquettes gravées plantées dans le sol furent signalées à Labastide et à Enlène (Bégouën, 1938). Dans cette dernière grotte, lors de nos fouilles récentes (fouilles R. Bégouën, J. Clottes, J.-P. Giraud, F. Rouzaud), nous avons observé une autre plaquette de grès et une quarantaine d'esquilles osseuses ou de fragments de sagaies solidement fichées dans l'argile de base au moment de la première occupation magdalé-

nienne de la Salle du fond. La position de ces objets ne peut en aucune manière résulter du hasard ou d'un accident : ils furent délibérément plantés, mais dans un but qui nous échappe totalement. Nous avons simplement remarqué qu'on ne les trouve pas partout, mais seulement dans l'entrée et la partie antérieure de la salle, et relativement groupés. Par exemple, toute une série suit une crête entre une grande excavation et plusieurs foyers en cuvettes.

Ces os dans le sol ne sont pas sans évoquer les très nombreuses esquilles fichées en force dans des fissures pariétales, également à Enlène, mais dans des salles différentes (salle des Morts, couloir entre celle-ci et la Salle du fond) et dans des zones bien délimitées (Bégouën et Clottes, 1981a, p. 158). Ces bourrages ne répondent à aucun ordre : les fissures intéressées peuvent être horizontales, verticales ou plus ou moins obliques ; certaines se recoupent ; leur hauteur par rapport au sol actuel va de 0,60 à 2,20 m. Des constatations identiques viennent d'être faites à Erberua, cette fois dans une grotte ornée, parfois en liaison avec des surfaces peintes : « Deux os travaillés sont fichés dans une fissure naturelle de la roche et sont le centre d'une multitude de frottis ocrés » (Larribau et Prudhomme, 1983, p. 284). Alors que d'autres sont la copie conforme d'Enlène : « Une multitude d'esquilles d'os fichées dans les fissures naturelles de la roche pourraient éventuellement faire songer à un site où se perpétueraient des manifestations rituelles » (*art. cit.*, p. 283). Cette hypothèse, d'autant plus plausible qu'elle concerne une caverne ornée, lieu d'élection des rites, renforce donc cette possibilité pour la grotte-habitat d'Enlène.

À Erberua, nous venons de voir que des épandages d'ocre sur la paroi sont associés à ces esquilles plantées. On sait, non seulement par l'ethnologie mais aussi par des découvertes archéologiques (sépultures du Paléolithique supérieur), que l'ocre ne servait pas qu'à faciliter le traitement des peaux mais pouvait avoir une valeur rituelle. Dès 1912, le comte Bégouën, à partir de découvertes faites à Enlène et à Saint-Michel-d'Arudy, avait insisté sur les sculptures en bois de renne souvent teintées de rouge (1912a, p. 297). Depuis, les découvertes se sont multipliées, pour l'art mobilier comme pour certains éléments de parure : la mâchoire humaine d'Enlène, transformée en pendentif, était couverte d'ocre (Bégouën, Bégouën, Vallois, 1936) ; de nombreuses pendeloques faites dans des phalanges surnuméraires de rennes portent également des traces rouges sur les bords de la perforation, et il arrive même, assez curieusement, que l'ocre bouche entièrement le trou, empêchant ainsi toute utilisation fonctionnelle de l'objet. Ces constatations, faites récemment à Enlène, ont leur parallèle exact à Isturits, où R. de Saint-Périer a mis en évidence un lieu de fabrication de pendeloques à partir de métacarpiens latéraux de renne sys-

tématiquement enduits d'ocre (1930, p. 69), tout comme d'autres éléments de parure tels les littorines (*op. cit.*, p. 67).

L'art mobilier du Magdalénien pyrénéen jouit d'une juste notoriété pas tellement par son originalité, car tous ses éléments (sculptures et gravures sur os, bois de renne ou pierres ; rondelles percées ; contours découpés ; etc.) sont connus dans d'autres groupes contemporains, mais en raison de sa diversité et de sa profusion sur tant de sites (Isturits, Arudy, Gourdan, Lortet, Duruthy, Labastide, les Espéluques, Bédeilhac, Enlène, Massat, La Vache, le Mas-d'Azil, etc., pour ne citer que les principaux).

A. Leroi-Gourhan (1965, p. 44) a distingué « les objets d'usage technique et les objets d'usage religieux », sans exclure pour les premiers « une décoration de caractère religieux ». Il pense que la plus ou moins grande élaboration du décor dépend de l'utilisation de l'objet, d'autant plus sommaire que l'arme ou l'outil est destiné à un usage précaire et peu prolongé. Il est certain que, dans les Pyrénées, les objets d'usage courant (sagaies, harpons, baguettes, lissoirs, coins, etc.) sont généralement pas ou peu décorés, et que, lorsqu'ils le sont, l'ornementation est le plus souvent réduite à des séries de stries obliques. Il existe cependant des exceptions nombreuses. En particulier, les baguettes demi-rondes connaissent toute une gamme de décors, des plus simples aux plus complexes (Isturits).

A l'inverse, les propulseurs et les bâtons percés sont fréquemment sculptés ou gravés de riches motifs animaliers, peut-être pour la raison invoquée par A. Leroi-Gourhan. Peut-être aussi à cause de leur usage : les propulseurs accroissaient la force de pénétration et l'efficacité des traits ; les bâtons percés, s'il s'agit bien, comme on a de bonnes raisons de le penser, de redresseurs de sagaies, redonnaient une seconde vie à celles-ci. Il ne serait donc pas étonnant que ces objets aient été investis d'une valeur toute spéciale, d'ordre magique, qui expliquerait la qualité et le soin apportés à leurs décors.

L'art religieux, d'après A. Leroi-Gourhan (*op. cit.*, p. 45), comporte trois catégories : les statuettes, les figures sur support mobile (plaquettes, dalles et blocs) et l'art pariétal. Toutes trois sont bien représentées dans les Pyrénées.

Parmi les statuettes, nous ne compterons pas les extrémités de propulseurs sculptées en ronde bosse, puisqu'elles ornaient des objets utilitaires. Il n'est pas exclu, cependant, que des têtes ou des corps animaux isolés, plus ou moins complets, ne soient ainsi indument éliminés. Bien que la sculpture soit rare dans nos régions (*op. cit.*, p. 63), le Magdalénien pyrénéen en a livré un bon nombre : dents de cheval non percées, dont la racine fut travaillée pour représenter une tête humaine au Mas-d'Azil et à Bédeilhac ; en ivoire : cheval des Espéluques et tête de cheval de Duruthy ;

calcanéum sculpté en tête d'équidé au Mas-d'Azil ; têtes en lignite du Mas-d'Azil et d'Enlène. Surtout, sculptures en grès d'Isturits : Passemard en publia 18, tandis que R. de Saint-Périer signalait « une vingtaine de têtes ou de parties animales sculptées et à peu près autant d'ébauches » dans la Grande Salle (1936, p. 126), en majorité trouvées dans des contextes du Magdalénien moyen, bien que d'autres puissent être plus anciennes. Les sujets représentés sont divers, avec le cheval dominant, tandis que l'ours, les cervidés, le bouquetin, le bison, sont connus parfois à plusieurs exemplaires. À Duruthy furent découvertes une grande statuette de cheval en grès et une tête de même animal en calcaire, transformée en pendeloque. À Bédeilhac, plusieurs fragments de sculptures en grès tendre, dont un protomé de cheval, furent également signalés. Enfin, 2 morceaux d'une même sculpture de bison, toujours en grès, ont été découverts il y a quelques années dans la Salle du fond d'Enlène (Bégouën, Clottes, Giraud, Rouzaud, 1987).

Nous avons pu prouver (*art. cit.*) que ce dernier avait été volontairement cassé. Outre les similitudes dans le choix du matériau, du sujet et des techniques, ce bris délibéré rapproche encore la sculpture d'Enlène de celles d'Isturits, où E. Passemard (1944, p. 51) et R. de Saint-Périer (1936, p. 126) ont fait des constatations identiques, Saint-Périer précisant que ces mutilations intentionnelles étaient sans aucun doute suivies d'une dispersion volontaire des fragments (p. 127), sort qui fut certainement celui de la sculpture d'Enlène.

Malgré les inévitables exceptions (Duruthy, et même Isturits), ces observations renforcent l'idée d'une communauté de concepts et de liens étroits, au Magdalénien, d'un bout à l'autre des Pyrénées, et appuient l'hypothèse d'une valeur ou d'un usage magico-religieux pour ces œuvres d'art.

Les gravures sur support lithique mobile (plaquettes, blocs, galets) entrent à juste titre dans la même catégorie. Elles aussi sont sans but pratique apparent et furent souvent délibérément mutilées. On en connaît dans une vingtaine de sites pyrénéens, grottes ornées (Isturits, Labastide, Massat, le Tuc-d'Audoubert, Les Trois-Frères, le Mas-d'Azil, le Portel, Bédeilhac) ou simples habitats (Espalungue, les Espélugues, Lortet, Gourdan, Enlène, la Spugo de Ganties, Roquecoubère, Labouiche, La Vache).

Dans la très grande majorité des cas, les supports sont de petites dimensions, de l'ordre de 10 à 20 cm ou même moins, la grande plaque gravée rehaussée de noir de Labastide (Bégouën, 1938), qui mesure 57 cm × 35 cm, étant une exception. Les plaquettes de grès ont très souvent été employées, sans doute parce que certains grès fissiles se clivent facilement et donnent des surfaces plus ou moins planes. Des fragments de planchers stalagmitiques, des plaques de limon durci (Bédeilhac), des

galets, des calcaires ont également servi. Il ne semble pas, en effet, que les supports aient fait l'objet d'une recherche particulière. Les bords ne sont pratiquement jamais régularisés et les reliefs ou contours naturels, contrairement à ce qui se passe dans l'art pariétal, peuvent être utilisés à l'occasion, mais ne le sont pas de façon systématique ou du moins très fréquente. Nous avons constaté à Enlène, mais cela est valable ailleurs (le Mas-d'Azil, Labastide, Massat, Gourdan, Isturits, etc.), que les Magdaléniens se servaient parfois de supports durs, difficiles à graver, ou de surfaces peu régulières, vacuolées et bosselées, et qu'ils ont abandonné sans les graver des quantités de plaquettes qui, à nos yeux, eussent mieux convenu (Bégouën, Briois, Clottes, Servelle, 1984-1985). Tout se passe donc comme s'ils avaient ramassé, sur les lieux mêmes de l'habitat, des plaquettes apportées pour d'autres usages (grès), ou qui s'y trouvaient naturellement (planchers, calcaires) et les avaient gravées au fur et à mesure de leurs besoins. Cela expliquerait d'une part l'absence de choix minutieux pour les supports, d'autre part les stigmates d'usage antérieurs à la gravure, comme les traces de feu que portent certaines plaquettes (Enlène, le Mas-d'Azil).

Sur ces supports à surface réduite, les Magdaléniens ont généralement gravé un seul sujet, le plus souvent sur la face qui convenait le mieux à la gravure, c'est-à-dire la moins chaotique ou la moins corrodée, mais à l'occasion ils faisaient usage des deux faces. Des exceptions existent, bien entendu : à Enlène, elles concernent à plusieurs reprises des humains, tandis qu'à Labastide, certaines plaquettes portent divers animaux superposés (*fig. 6*), etc. Les sujets sont quasi systématiquement cadrés au mieux dans l'espace disponible, et cette volonté d'occuper toute la surface de la plaquette se traduit parfois par l'adjonction de tracés indéchiffrables et, selon toute apparence, inutiles dans les espaces libres.

Aucune étude d'ensemble des plaquettes gravées pyrénéennes n'a encore été faite, et celles des deux ensembles les plus importants, Enlène et Labastide, sont dans une large mesure inédites. Néanmoins, il semble bien que les animaux les plus fréquemment figurés soient le bison et le cheval, tout comme dans l'art pariétal. Les humains occupent une place éminente à Enlène. Les bouquetins sont également bien représentés dans l'art mobilier pyrénéen sur support lithique, tandis que les autres animaux (renne, cerf, isard, glouton, loup, ours, félin, oiseaux, poissons) le sont beaucoup moins.

Les signes indiscutables sont peu fréquents : pour la plupart, il s'agit de « flèches » sur les corps de divers animaux, majoritairement le Bison. On trouve aussi des cercles, un zigzag sur un galet d'Enlène, qui a permis le rapprochement avec des signes de même nature dans le Sanctuaire des

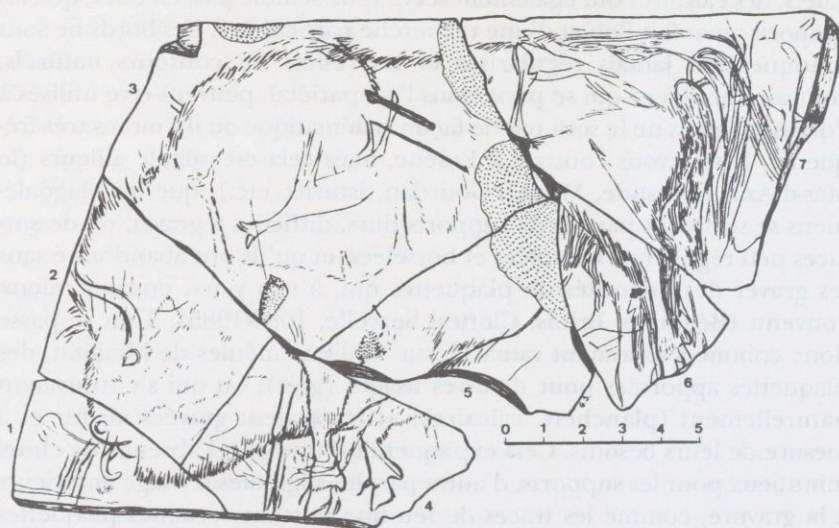


Fig. 6. Plaquette morcelée et reconstituée à partir de fragments épars, avec plusieurs figurations animales : grand bison, petite patte de boviné, isard, membres et ventre d'un bison fléché. Fouilles et relevé G. Simonnet. D'après Simonnet, 1984, fig. 18, p. 535.

Trois-Frères (Bégouën et Clottes, 1979), des claviformes au Mas-d'Azil et à Enlène (?), etc. En revanche, on remarque d'innombrables lignes et traits divers indéterminés, parfois extrêmement enchevêtrés, qui, dans de nombreux cas, sont les seules représentations, à l'exclusion de toute figuration naturaliste, et qui ne peuvent résulter d'activités pratiques telles que des découpes de viandes ou autres. La présence si fréquente de ces traits, que les anciens auteurs qualifiaient de « parasites », exclut qu'ils aient eu pour cause des jeux gratuits ou des accidents. Ils doivent avoir un sens, tout autant que les animaux, les humains et les signes.

Ce sens reste évidemment mystérieux, et le devenir des pierres gravées après leur ornementation, c'est-à-dire leur état et leur situation au moment de leur découverte, ne fait apparaître que trois faits certains.

1) Après usage, elles étaient souvent brisées (mais pas toujours), et leurs fragments dispersés. Tous les auteurs ont insisté sur ce morcellement volontaire, que l'on constate partout (Enlène, le Mas-d'Azil, Lortet, Gourdan, Isturits, etc.), y compris ailleurs que dans les Pyrénées (par exemple à Limeuil ou à Enval), et sur le fait qu'il est très rare d'arriver à

les reconstituer, même lors des fouilles modernes où tout est recueilli et examiné, et où ce type de remontage fait l'objet de recherches spécifiques, sans guère plus de succès que nos prédécesseurs. Cette « désacralisation » des pierres gravées se manifeste aussi par leur réemploi comme outils (Bégouën et Clottes, 1979a) ou dans des foyers. Leur présence dans des structures de combustion ou encore les stigmates de leur exposition au feu ont fait supposer que cet art mobilier lui était lié (Omnès, 1982, p. 183) et que les plaquettes étaient volontairement jetées dans le brasier qui les faisait éclater, avant que leurs morceaux soient non moins délibérément dispersés (Péquart, 1963, p. 81). Une explication plus économique serait qu'elles étaient simplement réutilisées à l'instar des plaquettes non gravées et que beaucoup servirent d'éléments de soles ou de pavages.

2) Cet art des grottes, bien que curieusement absent d'abris pourtant longuement fréquentés par les Magdaléniens (Duruthy, Dufaure, Rhodes II)⁴, a néanmoins des relations directes avec l'extérieur. On pouvait le supposer avec l'absence de si nombreux fragments de plaquettes gravées, aisément explicable si l'on suppose qu'ils ont été sortis de la caverne. Cette hypothèse, ou plutôt cet argument négatif, a été corroborée par la découverte à Labastide d'une plaquette ornée d'un cerf qui porte deux encoches latérales avec traces de frottements, donnant à penser qu'elle a été habituellement portée par un Magdalénien (G., L. et R. Simonnet, 1984, p. 534-535).

3) L'art sur support lithique a bien joué un rôle dans les rites magdaléniens, comme H. Breuil et H. Bégouën le supposèrent. Ce rôle était-il exclusif et n'a-t-il pu y avoir d'autres motifs à ces décors ? C'est là une autre question à laquelle il est bien difficile de répondre. Toujours est-il que plusieurs observations concrètes vont dans le sens de pratiques magico-religieuses :

a) Les plaquettes plantées d'Enlène et de Labastide, déjà citées (Bégouën, 1938), qui échappent à toute explication utilitaire. Par contre, J. Omnès a douté avec raison (1982, p. 185-186) des observations de N. Casteret et H. Bégouën selon lesquelles les plaquettes ornées auraient été abandonnées face gravée contre terre. Cette remarque, certainement basée sur quelques faits, n'aurait pu être admise qu'après des fouilles minutieuses et un décompte strict, ce qui fut loin d'être le cas. À Limeuil, également, elles auraient été « presque toujours la face gravée en dessous » (Capitan et Bouyssonie, 1924, p. 14, 40), alors qu'elles furent découvertes en dehors de l'habitat, dans un éboulis instable. Doutant de ce qui, avec le

4. Depuis la rédaction de cet article, un art pariétal magdalénien a été trouvé sur un site d'habitat majeur en abri (Gourdan, Haute-Garonne).

temps, faisait figure de dogme plutôt que d'observation scientifique, nous nous sommes efforcés de noter la position des plaquettes d'Enlène au cours de nos fouilles, non sans difficultés, car, dans la plupart des cas, il est impossible de déceler dans la grotte les gravures éventuelles. Nous avons dû, en conséquence, essayer de noter les positions de **toutes** les plaquettes mises au jour, au cas où certaines seraient ornées, dans la mesure où les deux faces présentent à la fouille des caractéristiques permettant de les distinguer l'une de l'autre. Or, actuellement (1988), nous avons noté 57 faces gravées vers le sol et 66 vers le haut, ce qui traduit des conditions d'abandon parfaitement aléatoires.

b) Ce que l'on appelle les « sanctuaires à plaquettes ». Cette expression, récusée par J. Omnès (1982, p. 185), parce que des plaquettes gravées furent découvertes dans toute l'étendue de la grotte de Labastide, est toujours employée par ceux qui la fouillèrent et qui donc connaissent le mieux ses dépôts (G., R. et L. Simonnet, 1984), en raison de l'accumulation de ces objets en un endroit privilégié, qui serait en liaison avec le dispositif pariétal. À Enlène, on ne peut manquer d'être frappé par la quantité à proprement parler extraordinaire des gravures sur pierre : à la fin de notre campagne de fouilles de 1988, 1 117 plaquettes ou fragments de plaquettes gravées étaient recensés, alors que nous n'avons travaillé que dans deux salles de cette vaste caverne. Que le plus grand ensemble pyrénéen de gravures mobilières sur pierre se trouve dans une grotte qui communique avec celle des Trois-Frères, l'un des sites majeurs du monde occidental pour les gravures pariétales, n'est probablement pas une coïncidence, même si la relation entre les deux reste encore obscure ; dans Les Trois-Frères, l'art sur support lithique est réduit à un bison gravé sur un petit fragment de concrétion, découvert immédiatement à l'extérieur d'un sanctuaire secondaire (la chapelle de la Lionne).

c) En revanche, au Mas-d'Azil, nous avons la **preuve** d'une association étroite entre ces deux formes d'art, puisqu'un cheval a été gravé sur un gros galet abandonné immédiatement au-dessous d'un bison gravé pariétal (galerie Breuil).

L'art pariétal des Pyrénées, auquel nous en venons à présent, a une longue histoire qui débute avec la découverte de Marsoulas par F. Regnault en 1897 et la bataille qui s'ensuivit : ce n'est qu'en 1902 que l'authenticité de Marsoulas et son antiquité seront admises. De l'extrême fin du siècle dernier à 1914, ce sont 10 grottes ornées qui seront révélées, dont les plus importantes : le Mas-d'Azil (1902), Gargas (1905 [dont nous ne reparlerons plus car elle échappe chronologiquement et culturellement à notre sujet]), Bèdeilhac et Niaux (1906), le Portel (1908), Pradières (1910), le Tuc-d'Audoubert (1912), Les Trois Frères (1914). De 1914 à 1950,

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION GÉNÉRALE	7
Première partie. LE MAGDALÉNIEN DANS LES PYRÉNÉES FRANÇAISES	11
CHAPITRE 1. La civilisation magdalénienne	15
Les civilisations du Paléolithique supérieur dans les Pyrénées françaises (<i>p. 15</i>). Le Magdalénien des Pyrénées (<i>p. 30</i>).	
CHAPITRE 2. Découvertes et techniques d'analyse	91
Matériaux pour servir à l'histoire de Montespan (<i>p. 91</i>). Bisons magdaléniens des cavernes ariégeoises (<i>p. 106</i>). Œuvres d'art mobilier des anciennes collections du Mas- d'Azil (<i>p. 138</i>).	
CHAPITRE 3. Analyses et datations	163
Analyses des peintures magdaléniennes de grottes ornées ariégeoises (<i>p. 163</i>). Des dates pour Niaux et Gargas (<i>p. 176</i>).	
Deuxième partie. LES CAVERNES DU VOLP	183
CHAPITRE 1. Un ensemble exceptionnel : les cavernes du Vulp	187
Les humains dans les cavernes du Vulp (<i>p. 187</i>). Art mobilier et art pariétal dans les cavernes du Vulp (<i>p. 194</i>). Apports mobiliers dans les cavernes du Vulp (Enlène, Les Trois-Frères, le Tuc-d'Audoubert) (<i>p. 218</i>).	
CHAPITRE 2. Enlène	249
Nouvelles fouilles dans la salle des Morts de la caverne d'Enlène, à Montesquieu-Avantès (Ariège) (<i>p. 249</i>). Les foyers de la caverne d'Enlène (Montesquieu-Avantès, Ariège) (<i>p. 283</i>). Os plantés et peintures rupestres dans la caverne d'Enlène (<i>p. 298</i>). Art mobi- lier sur support lithique d'Enlène (Montesquieu-Avantès, Ariège), collection Bégouën	

du musée de l'Homme (p. 321). Galet gravé de la caverne d'Enlène, à Montesquieu-Avantès (Ariège) (p. 384). Le bâton au saumon d'Enlène (Montesquieu-Avantès, Ariège) (p. 389). Le propulseur au saiga d'Enlène (p. 393). Un bison sculpté en grès à Enlène (p. 402). La rondelle au bison d'Enlène (Montesquieu-Avantès, Ariège) (p. 407). Plaque gravée d'Enlène, Montesquieu-Avantès (Ariège) (p. 414). Compléments à la grande plaque gravée d'Enlène (p. 424). Un cas d'érotisme préhistorique (p. 432).

CHAPITRE III. Les Trois-Frères

437

Le grand félin des Trois-Frères (p. 437).

CHAPITRE IV. Le Tuc-d'Audoubert

445

Le retour du petit bison au Tuc-d'Audoubert (p. 445). Art mobilier sur support lithique du Tuc-d'Audoubert à Montesquieu-Avantès (Ariège) (p. 459). À propos d'une datation radiocarbone de l'habitat magdalénien du Tuc-d'Audoubert (p. 491).

Troisième partie. NIAUX ET LE RÉSEAU CLASTRES

495

Le réseau René-Clastres de la caverne de Niaux (Ariège) (p. 499). Quelques éléments nouveaux sur le réseau René-Clastres de la caverne de Niaux (p. 530). Retour au réseau Clastres (Niaux, Ariège) (p. 538).

Quatrième partie. LES ÉGLISES À USSAT

603

Le Paléolithique final dans le bassin de Tarascon-sur-Ariège, d'après les gisements des Églises (Ussat) et de Rhodes II (Arignac) (p. 607). La caverne des Églises à Ussat (Ariège), fouilles 1964-1977 (p. 626).

BIBLIOGRAPHIE

683

